

Université de Montréal

Saint-Laurent

*Ethnographie d'un boulevard*

*Par*

Mathieu Fournier

Département de sociologie, Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté en vue de l'obtention du grade de Maître ès science (M.Sc)

en sociologie

Août 2021

© Mathieu Fournier, 2021



Université de Montréal

Département de sociologie, Faculté des Arts et des Sciences

---

*Ce mémoire intitulé*

**Saint-Laurent**

***Ethnographie d'un boulevard***

*Présenté par*

**Mathieu Fournier**

*A été évalué par un jury composé des personnes suivantes*

**Guillaume Sirois**

Président-rapporteur

**Barbara Thériault**

Directrice de recherche

**Rolf Lindner**

Membre du jury



## Résumé

La présente étude est une ethnographie du boulevard Saint-Laurent qui a duré 11 mois et au cours de laquelle j'ai intégré ce que l'on qualifie aujourd'hui le « cœur » du boulevard, la portion allant de la rue Sherbrooke à l'avenue Mont-Royal. Me basant sur des observations, des entretiens avec des résident.es et des commerçant.es, des brochures touristiques et les installations éducatives longeant l'artère, j'entreprends une entreprise de démystification : comprendre la réalité du boulevard contemporain en la substituant à l'aura énigmatique et mystérieuse que l'on retrouve dans les écrits historiques et les discours populaires. En menant des entretiens, je dénote une « nostalgie moderne » chez les résident.es et les commerçant.es de l'artère et montre leur utilisation différenciée de qualificatifs comme « gentrification » et « effervescence ». Par mes observations de tableaux éducatifs longeant les trottoirs, je fais l'expérience d'une « nostalgie post-moderne » et révèle les intérêts des sociétés de développement quant à la transformation commerciale du boulevard. Je perçois que les sens attribués à l'imaginaire du boulevard contemporain se définissent selon un rapport temporel et critique. Ma méthode d'enquête est à la fois phénoménologique, dans la mesure où elle reprend la figure du flâneur de Walter Benjamin comme posture d'observation, et « empirique », notamment par l'utilisation du feuilleton sociologique inspiré de Siegfried Kracauer, approche qui insiste sur la matérialité du quotidien, les discours et les observations.

**Mots-clés** : boulevard Saint-Laurent, ethnographie, Montréal, flâneur, nostalgie, gentrification, feuilleton, Siegfried Kracauer, Walter Benjamin, phénoménologie.



## **Abstract**

The current study is an ethnography of Saint-Laurent Boulevard, which lasted 11 months and during which I integrated what is now called the “heart” of the boulevard, the portion between Sherbrooke street to Mont-Royal avenue. Based on observations, interviews with residents and shop owners, tourist brochures, and historical posters installed along the boulevard, I undertake an enterprise of demystification: to understand concretely the reality of the contemporary boulevard by going beyond an enigmatic and mysterious aura perpetuated in historical writings and popular discourses. In conducting interviews, I note a “modern nostalgia” among residents and shop owners of the boulevard and show their differentiated uses of words like “gentrification” and “effervescence”. Through my observations of historical boards lining the sidewalks, I experience a “post-modern nostalgia” and reveal the interests of development associations in the commercial transformation of the boulevard. I perceive that the meanings attributed to the imagination of the contemporary boulevard are defined according to a temporal and critical relation. My method of inquiry is both phenomenological, as it takes up Walter Benjamin’s figure of the flâneur as a posture of observation, and “empirical”, in particular through the use of sociological feuillets inspired by Siegfried Kracauer, an approach which stresses the importance of the materiality of everyday life, discourses and observations.

**Keywords** : Saint-Laurent boulevard, ethnography, Montreal, flaneur, nostalgia, gentrification, feuilleton, Siegfried Kracauer, Walter Benjamin, phenomenology.





# Table des matières

<i>Résumé</i> .....	5
<i>Abstract</i> .....	7
<i>Table des matières</i> .....	9
<i>Liste des figures</i> .....	11
<i>Remerciements</i> .....	15
<i>Chapitre 1 – Saisir un boulevard « mystérieux »</i> .....	17
De la révélation à l'enquête sociologique .....	17
Détour historique .....	19
Un récit littéraire et biographique.....	22
<i>Chapitre 2 – Posture d'enquête : flâner, observer, raconter</i> .....	27
Le flâneur .....	27
Du flâneur à l'ethnographe.....	29
...en passant par Kracauer.....	31
Le feuilleton sociologique comme forme d'écriture et d'interprétation .....	32
Corpus et matériaux.....	33
Quel segment du boulevard?.....	35
<i>Chapitre 3 – Mémoires et nostalgie moderne</i> .....	39
Des temps passés au temps présent .....	40
Lola et le quartier portugais.....	40
Récits nostalgiques, récits critiques.....	43
Réfection. Un boulevard en transformation .....	44
Warsaw et le boulevard disparu.....	48
Conclusion. Effets de la relation d'entretien et réflexions sur la nostalgie .....	51
<i>Chapitre 4 – L'expérience du boulevard passé. Les intérêts des sociétés de développement</i> ....	55
Les affiches « FRAG sur la Main » .....	56
Expérience et nostalgie post-moderne .....	56
Intérêts des sociétés de développement. Promouvoir un boulevard « propre » .....	62
Les tapisseries « La Main en histoire(s) ».....	65
« Couvrez ce [vide] que je ne saurais voir » .....	65
<i>Chapitre 5. « Effervescence(s) » du boulevard</i> .....	75
Une « effervescence » contemporaine.....	77
<i>Chapitre 6 – Le chapitre contemporain. Les dimensions de la gentrification</i> .....	81

Définitions multiples de la gentrification .....	82
Pèlerinage chez Schwartz's .....	85
Le cinéma l'Amour et le bar à vin Houdini .....	94
<i>Chapitre 7 – Flâner sur le boulevard d'aujourd'hui</i> .....	<i>107</i>
Amour du boulevard .....	109
<i>Références bibliographiques</i> .....	<i>111</i>

## Liste des figures

Figure 1. –	Carte d'une brochure touristique .....	38
Figure 2. –	Affiche « Frag sur la <i>Main</i> ».....	59
Figure 3. –	Tapiserie « La <i>Main</i> en histoire(s) ».....	71
Figure 4. –	Le « mur des célébrités » .....	87
Figure 5. –	L'enseigne du Cinéma L'Amour.....	96



*À Serge*



## **Remerciements**

Je tiens à remercier Barbara Thériault pour la supervision de mon mémoire. Elle a su m'insuffler confiance lorsque je doutais. Son aide précieuse, sa disponibilité et son enthousiasme pour mes travaux ont été déterminants dans ma recherche. Aujourd'hui, et grâce à elle, je prends plaisir à faire de la sociologie.

Je voudrais remercier mon collègue Jules Pector-Lallemand pour notre échange de service et son aide pour la mise en page de ce mémoire. Je suis aussi reconnaissant envers l'équipe d'étudiants et d'étudiantes sur les feuillets et Kracauer qui m'ont accompagné au cours des deux dernières années pour leurs commentaires et regards critiques sur ma recherche.

Finalement, je remercie mes parents, Sylvie et Marc, pour leur soutien inestimable tout au long de mon parcours universitaire.





# Chapitre 1 – Saisir un boulevard « mystérieux »

## De la révélation à l'enquête sociologique

Il y a quatre ans, en novembre 2017, les amis de mon groupe de musique et moi cherchions un studio pour nos répétitions. Nous sommes tombés sur un local en décrépitude, mais abordable et près d'une station de métro. Le studio en question se situe dans le sous-sol d'un immeuble; aux étages, on trouve des logements résidentiels. Si le local a un certain charme, c'est surtout son emplacement sur le boulevard Saint-Laurent (BSL), au cœur de Montréal, qui lui confère une valeur, du moins aux yeux de mes interlocuteurs.

- Un local sur le boulevard Saint-Laurent?!? Malade *dude!*
- Ben non ! Voyons-donc ça vous coûte combien?
- Ahhh! Très cher, très cher...
- C'est ben *sick men!* j'suis tout le temps dans les bars à côté!
- Hein! Comment t'as trouvé un local à cette place-là?

Dans les réponses de ceux et celles à qui je mentionnais l'emplacement de mon nouveau studio de musique, je détectais quelque chose d'énigmatique au sujet du boulevard Saint-Laurent. Je comprenais qu'il ne s'agissait pas de n'importe quel endroit sur l'île de Montréal, mais n'étais pas certain de ce dont il en retournait. J'avais bien sûr entendu parler du rôle important de la *Main* dans l'histoire de Montréal, mais sans plus. Leonard Cohen y avait habité. Et alors? Comment expliquer la fascination soulevée par le boulevard aussitôt que j'évoquais l'emplacement de mon local à une connaissance? La fascination est peut-être liée à son histoire, au développement de la ville et à l'arrivée des vagues d'immigration? Oui, mais peu de gens semblent connaître cette histoire... Alors ce sont peut-être les bars et les clubs adjacents qui font vibrer le boulevard durant la nuit, ou encore les murales peintes sur les immeubles tel des tatous sur le corps d'une personne qui occupent l'imagination?

À force de me rendre à mon local et de fréquenter la portion du boulevard entre la rue Sherbrooke et l'avenue Mont-Royal, j'ai remarqué qu'il y a toujours « quelque chose qui s'y

« passe » : il y a des gens en état d'ébriété qui s'amuse à grimper des modules urbains, un homme qui m'arrête – « hey gentleman! » – pour me diriger vers un club, des festivals artistiques, des foires commerciales, des tournages de films, des groupes en visite guidée qui parcourent les trottoirs, une résidente qui replace les poubelles de sorte à que « ça a d'air propre pour les touristes ». D'autres observations pourraient être évoquées ici. Somme toute, bien que mes ami.es et connaissances m'aient décrit cette artère comme étant « cool », ce n'est que lors de mes premières expériences du boulevard que j'ai pu saisir l'éclectisme des interactions qui s'y produisent, et qui m'ont fasciné au point de vouloir enquêter sur cette scène de la vie urbaine montréalaise dans le cadre d'un mémoire de maîtrise en sociologie.

\*\*\*

Au fil de mon enquête, je me suis demandé : comment comprendre le boulevard Saint-Laurent actuel? De mes premières expériences du boulevard jusqu'à la construction des données de ma recherche, il s'agissait de caractériser avec précision cet écosystème, de le définir en tant que milieu de vie. Le sociologue en moi désirait et désire toujours ardemment comprendre le mystère de cette scène de la vie urbaine.

Au début de ma recherche, le boulevard Saint-Laurent ne me semblait pas être une artère comme les autres. D'où vient le mystère l'entourant? Mes premières lectures me renvoyaient sans cesse à l'histoire du boulevard. Si je m'intéressais à l'écosystème urbain et social du boulevard contemporain, je devais minimalement prendre connaissance de sa réalité historique et des manières par lesquelles il est raconté. C'est ainsi que je pourrais, du moins c'est ce que je croyais alors, être en mesure de lever le voile d'obscurité, ou plutôt de comprendre l'aura lumineuse, déposée sur la réalité du boulevard actuel.

Tentons donc un premier détour historique pour, peut-être, démystifier la fascination pour le boulevard Saint-Laurent contemporain jusqu'alors observée chez mes ami.es ainsi et moi-même. Dans la section qui suit, je propose une description historique du boulevard Saint-Laurent et un premier découpage de mon objet de recherche. J'utilise ici comme référence la version écrite de l'audioguide *La Main en 10 temps* rédigée par l'architecte et historien Bernard Vallée

(2012)<sup>1</sup>, dont le récit historique s'adresse à un public général, et la recherche de la sociologue Anouk Bélanger sur le Faubourg Saint-Laurent (2005) destinée, elle, à un auditoire universitaire. Je reviendrai sur ces références historiques au fil du développement de mon enquête et de l'analyse sociologique. Je parcours ensuite dans ce chapitre les manières dont l'histoire du boulevard est racontée par l'historien Pierre Anctil et la géographe Marie-Laure Poulot, et en quoi elles reconduisent l'aura mystérieuse associée à l'artère et observée dans les discours populaires.

## Détour historique

La *Main*, expression anglaise qui se traduit en français par « rue principale », a une « histoire festive » (Bélanger, 2005), centrale dans le développement urbain de la ville et écrite par les multiples vagues d'immigration qui s'y sont installées. Elle scinde l'île sur la verticale et s'est développée au fil des décennies du sud vers le nord. Elle a tracé la frontière entre l'est de la ville plus francophone, et l'ouest plus anglophone. On l'appelle souvent le « grand méridien ».

À ses débuts, le boulevard était un chemin rural. Au XVIII<sup>ème</sup> siècle, il s'appelait rue Saint-Laurent pour devenir après, dans le langage courant autant en français qu'en anglais, la *Main* (Vallée, 2012 : 3). Jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, le développement urbain de Saint-Laurent était contenu au sud de la rue Ontario, alors appelé *Lower Main*. L'urbanisation et la construction résidentielle se sont accélérées avec l'arrivée du tramway électrique en 1892 qui permettait alors de franchir la côte de la rue Sherbrooke plus facilement (Vallée, 2012 : 3). En 1905, la rue Saint-Laurent est devenue le boulevard Saint-Laurent et menait désormais au nord de la ville. Cette même année, l'administration municipale y a fait débiter les numéros d'adresse civique<sup>2</sup>. Le boulevard Saint-Laurent scindait alors l'île en deux. Au début du XX<sup>ème</sup> siècle, les magasins et commerces qui s'y trouvaient reflétaient la « diversité ethnique de la population » habitant le boulevard (Vallée, 2012 : 4). Peu à peu, l'industrie de confection et les manufactures se sont installées dans les bâtiments en hauteur et s'en est suivi un développement industriel rapide, jumelé à des mouvements de mobilisations ouvrières importants. Les midinettes, ouvrières de

---

<sup>1</sup> Cet audioguide a été produit par l'initiative de l'organisme Les Amis du boulevard Saint-Laurent (ABSL) pour ceux et celles qui désirent connaître l'histoire du boulevard Saint-Laurent.

<sup>2</sup> Toutes les adresses à Montréal, s'étalant vers l'est ou l'ouest de la ville, débute leur numérotation au boulevard Saint-Laurent.

l'industrie de la confection issues de divers milieux culturels, ont déclenché en 1937 une des plus grandes grèves de l'histoire du Québec, faisant du boulevard Saint-Laurent « un intense foyer de contestation sociale et de diffusion d'idées révolutionnaires » (Vallée, 2012 : 4). Après la Seconde Guerre mondiale, plusieurs communautés immigrantes sont venues s'installer sur le boulevard, surtout des Européens du Sud (Grecs, Italiens et Portugais). Ces derniers ont ouvert des commerces et des restaurants le long des quartiers traversés par la *Main*. Le mode d'aménagement du développement urbain de cette période, opéré grâce à l'initiative de petits entrepreneurs et de grands commerçants, a créé « un manque total d'uniformité architecturale » (Vallée, 2012 : 4), d'où le caractère hétéroclite du paysage bâti aujourd'hui. Le boulevard a connu par la suite une période de « taudification » dans les années 1970, suite aux départs des industries du textile et de la confection malmenées par la mondialisation durant les années 1960. Les personnes immigrantes et issues des classes populaires ont peu à peu quitté le boulevard et les classes moyennes scolarisées sont venues s'installer au fur et à mesure, participant ainsi à l'embourgeoisement de la *Main* (Vallée, 2012 : 4).

Bernard Vallée et Anouk Bélanger décrivent l'histoire du boulevard Saint-Laurent en soulignant les immigrants qui s'y sont installés, leurs commerces et cultures, ses manufactures, ses bâtiments et les ouvriers y ont travaillé. Il et elle relèvent aussi l'histoire « festive », artistique, faite de spectacles du boulevard.

Si, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, la *Main* était déjà connue pour ses fameux cabarets, c'est la prohibition aux États-Unis (1920-1933) qui en a fait une destination de choix pour les Américains désirant prendre un coup et assister à des spectacles de variété. Ses cabarets et ses bars accueillait les vedettes américaines du jazz et les effeuilleuses les plus en vue<sup>3</sup>. Le crime et les activités illicites y trouvaient un terrain fertile (pensons à la contrebande et à la prostitution), l'économie du boulevard florissait à mesure que se développait l'industrie du divertissement (Bélanger, 2005 : 20). Une fois la prohibition tombée, les vedettes américaines sont reparties aux États-Unis et l'économie du spectacle a ralenti. En 1954, l'administration municipale du maire Jean Drapeau, à la suite d'une enquête publique sur la criminalité, a opéré un « nettoyage moral et physique » de la zone du Faubourg Saint-Laurent (Bélanger, 2005 : 23), reconnue alors comme

---

<sup>3</sup> Professionnelles de *strip-tease*.

étant le paradis des vices et des activités illégales (Idem : 21). Les populations pauvres qui y vivaient ont été évincées et la plupart des commerces environnants ont quitté. Le boulevard Saint-Laurent a, tout comme la rue Sainte-Catherine, tout de même conservé sa réputation de destination festive. Ses bars, tavernes et boîtes de nuit ont continué d'illuminer les nuits montréalaises au cours des années subséquentes.

La *Main* a aussi eu ses artistes qui l'ont habitée, chantée et racontée. La pièce de théâtre *Sainte-Carmen de la Main* de Michel Tremblay raconte le *red light* du boulevard et ses cabarets. Émile Nelligan aurait écrit son fameux poème *Soir d'hiver* non loin du boulevard, à la demeure familiale sur la rue De La Gauchetière. Leonard Cohen, né à Westmount, était réputé pour se promener sur le boulevard et y faire ses courses. Il était aussi propriétaire d'une maison près du Parc du Portugal<sup>4</sup>. Le populaire groupe musical les Colocs aurait été formé au troisième étage du 2116 boulevard Saint-Laurent, au coin de la rue Sherbrooke. André Fortin, chanteur du groupe, habitait dans un loft de ce bâtiment au début des années 1990. L'unique album posthume du groupe est d'ailleurs intitulé *Suite 2116*.

\*\*\*

Cette brève description du boulevard Saint-Laurent ne saurait être exhaustive, ce qui serait par ailleurs impossible dans une introduction. Il s'agit d'un assemblage des écrits d'un historien et d'une sociologue. Cette courte histoire [de *l'histoire*] du boulevard relève cependant des éléments qui peuvent offrir des pistes d'enquête pour comprendre son identité contemporaine singulière : l'importance du boulevard dans le développement urbain et économique de Montréal, les communautés culturelles issues des vagues d'immigration qui l'ont habité et transformé, la prégnance du divertissement dans l'économie de la *Main* et sa nature artistique.

Cette description ne permet toutefois pas de définir adéquatement le boulevard actuel. Ce dernier a certes une histoire chargée de symboles – un passé industriel, artistique et culturel –, mais cette histoire ne se reflète pas explicitement ni dans son patrimoine bâti ni dans les commentaires de mes ami.es. Aujourd'hui, on observe sur le boulevard des bars et restaurants branchés et des friperies nichées. Les communautés culturelles qui s'y étaient établies l'ont quitté

---

<sup>4</sup> Un parc sur le boulevard Saint-Laurent entre la rue Vallières et Marie-Anne Ouest.

et peu de leurs commerces ont toujours pignon sur rue. La fascination du BSL contemporain observée chez mes ami.es ne semble pas s'expliquer par sa charge historique, qui leur est par ailleurs largement inconnue et peu visible dans le paysage urbain. À lire les écrits de l'historien et de la sociologue qui ont étudié le boulevard Saint-Laurent, je note cependant quelque chose d'intéressant : il et elle ont eux-mêmes une même fascination pour l'artère. À la fois les manières de mettre en récit l'histoire de l'artère et leurs analyses du discours des résidents décrivent un boulevard au caractère énigmatique, voire mystérieux. Ils ne sont pas les seuls : l'historien Pierre Anctil et les résident.e.s de l'artère interviewés par la géographe Marie-Laure Poulot reconduisent aussi l'aura mystérieuse associée au boulevard.

## **Un récit littéraire et biographique**

L'histoire du boulevard est souvent décrite à la manière d'un conte ou d'une légende, et suit une chronologie, comme la biographie d'une personne. Son importance historique dans le Montréal d'aujourd'hui, voire dans la province, tend vers son idéalisation. Dans son livre retraçant l'histoire du boulevard Saint-Laurent (*Saint-Laurent : la Main de Montréal* [2002]), l'historien et anthropologue Pierre Anctil fait d'ailleurs valoir que la « puissance » de la *Main* « réside dans sa capacité mystérieuse à se faire le creuset des cultures, des rêves et des espoirs humains. » (2002 : 9) Tout au long du livre, qui se veut une biographie du boulevard, il décrit la *Main* comme un lieu de constant renouveau, de foyer de mélanges culturels et de précurseur de la modernité québécoise. Sa description du boulevard, à ses débuts et au fil des années, porte déjà en elle la suite de son histoire, comme une légende ou un conte dont la mise en contexte initiale annonce déjà le dénouement à venir. Par exemple, Anctil souligne que le chemin Saint-Laurent séparait en 1792 l'est et l'ouest de Montréal sur le plan administratif, ce qui « préfigure le rôle que l'artère jouera tout au long de la période moderne comme ligne de partage entre des réalités sociales et culturelles fort différentes au sein de la ville. » (Anctil, 2002 : 21) Dans ce livre, la « vie » du boulevard est découpée en périodes et est appréhendée sous une trame narrative qui laisse transparaître des éléments d'une « personnalité » transcendant l'histoire. Je perçois dans ce livre des éléments qui reviennent sans cesse dans l'histoire du boulevard et qui visent à éclairer sa réalité actuelle et d'autrefois : son désordre, sa mixité culturelle, sa dimension artistique. Le

boulevard Saint-Laurent apparaît comme une entité propre au caractère mystérieux, avec une forte charge symbolique héritée de son histoire.

Le titre des chapitres du livre d'Anctil et leurs sous-titres mettent en récit l'histoire du boulevard sous la forme d'une biographie. Ils renvoient parfois à un langage imagé et reconduisent l'idée d'un caractère énigmatique : « Le boulevard de tous les possibles », « Le convoyeur de la modernité ». Le découpage de l'ouvrage suit une séquence temporelle qui fait correspondre différentes périodes historiques à différentes identités du boulevard : « Le boulevard de la révolution technologique », « Le boulevard des nouveaux citoyens », « Le boulevard de la Révolution industrielle ».

Tel l'introduction d'un conte, le livre s'ouvre sur des situations initiales, comprises comme l'avènement de milieux sociaux : « La naissance d'une grande artère urbaine », la « Naissance d'une culture populaire urbaine », la « Naissance du burlesque et du cinéma ». Le développement de la biographie du boulevard Saint-Laurent, ou de sa légende, est fait de péripéties urbaines incarnées par des enjeux sociaux : « La descente aux enfers », « Gangsters, effeuilleuses et artistes de la scène », « Sous le pic des démolisseurs ». L'auteur cultive le suspense; les enjeux sociaux viennent tranquillement à trouver leur résolution : « La montée des mouvements de revendication sociale », « La grève historique des Canadiennes françaises », « La renaissance du Faubourg Saint-Laurent ». L'histoire du boulevard énoncée sous la forme d'un récit biographique alimente son aura de mystère. Réciter son passé, c'est raconter la *légende* de ses habitants, de ses commerces, de son vécu. Son histoire est devenue une *histoire*; son passé, un conte.

Dans son livre *Le long de la Main cosmopolite : promouvoir, vivre et marcher le boulevard Saint-Laurent à Montréal* (2017), la géographe Marie-Laure Poulot évoque elle aussi le caractère mystérieux du boulevard. Elle souligne entre autres la dimension « un peu magique, un peu mystérieuse » (Poulot, 2017 : 1553) de la *Main* dans les récits officiels et populaires. En menant des entretiens auprès d'habitants du boulevard, elle montre qu'ils insistent souvent sur la « difficulté de définir l'atmosphère de la *Main* et d'expliquer son "attrait naturel" : les termes vitalité, effervescence, monde en soi reviennent souvent pour décrire ce lieu de "toutes les opportunités". » (Poulot, 2017 : 1553) Les descriptions de ces résidents du boulevard rejoignent ma propre confusion initiale à comprendre le milieu social actuel. Pour Pierre Anctil, son histoire

est un récit biographique qui s'apparente à un conte et, pour les résident.es interviewé.es par Poulot, son imaginaire à une dimension mystérieuse, « un peu magique ». C'est à se demander ce qui se cache, au-delà du mystère, sous cette scène de la vie urbaine montréalaise.

\*\*\*

Pour le sociologue que je suis, il convient de dépasser la définition mystérieuse du boulevard Saint-Laurent pour en saisir la réalité actuelle de manière empirique. Comme enquêteur, j'ai l'occasion d'aller voir ce qui se cache sous cette image, d'aller regarder derrière la scène de ce milieu urbain.

Si le récit biographique dénoté dans la littérature sur le boulevard fait l'apologie du passé, il n'est cependant pas pour autant nostalgique. Il ne regrette pas des époques disparues, mais renvoie plutôt à la pose fascinée de ses narrateurs. Sans même avoir de visée promotionnelle (ce qu'aurait un guide touristique), il alimente l'aura mystérieuse du boulevard et entretient sa fascination, ce qui participe à son magnétisme comme pôle de la vie urbaine. Le boulevard poursuit son conte enchanté. Je tente aujourd'hui, par ma recherche, l'écriture d'un nouveau chapitre. Si les périodes passées sont définies dans les recherches et livres à caractère historique par des caractéristiques précises, le chapitre contemporain semble plus difficile à caractériser. Le changement continu des transformations urbaines rend difficiles les tentatives visant à saisir sa réalité actuelle et à faire un arrêt sur l'image.

Ma recherche se précise : je dois expliciter l'implicite, découper sociologiquement mon objet de recherche pour rompre avec les descriptions mystifiantes relevées dans les récits historiques et populaires. Mon enquête portera sur les configurations sociales du boulevard Saint-Laurent à partir d'observations sur ses trottoirs et dans ses commerces ainsi que d'entretiens avec des résident.es et commerçant.es de l'artère. Il s'agira pour moi de définir les particularités et les tensions qui caractérisent le boulevard d'aujourd'hui. Autrement dit, je chercherai à décrire le milieu social du boulevard de manière empirique en me distanciant des récits historiques et des discours populaires qui le définissent comme un espace urbain mystérieux. Pour autant, le passé ne sera pas complètement évacué de mes analyses. La nostalgie des résident.es et commerçant.es d'un boulevard passé jouera en effet un rôle dans la compréhension du boulevard contemporain.



\*\*\*

Au cours de ce premier chapitre, j'ai décrit comment le boulevard Saint-Laurent s'est révélé comme l'objet de recherche de mon enquête sociologique. J'ai observé que le discours de mes ami.es et la littérature universitaire sur le boulevard tend à la mystification. Cette fascination, que je partage, me pousse à enquêter la réalité actuelle du boulevard Saint-Laurent et à construire des connaissances sociologiques qui se substitueront au caractère mystérieux du récit populaire et historique.

Dans le chapitre deux, je présenterai la méthodologie de mon enquête. Il s'agit de construire son articulation théorique et méthodologique afin de me désengager de la « posture fascinée » par rapport à l'artère. Je décrirai l'approche que j'adopte face à mon objet de recherche, ma posture sociologique et les outils empiriques qui me permettront d'enquêter la réalité contemporaine du boulevard Saint-Laurent. Je présenterai aussi des référents théoriques et définirai avec plus de précision l'objet de l'enquête.

Dans le troisième chapitre de ce mémoire, j'évoquerai la nostalgie des résident.es et leurs souvenirs personnels comme critique de la réalité contemporaine du boulevard. Pour mes enquêté.es, le boulevard *contemporain*, ou *actuel*, s'il évoque son présent, débute il y a une décennie, et se définit par une rupture à une époque antérieure. Dans le quatrième chapitre, je me pencherai sur le développement actuel de l'artère. En tant que flâneur sociologue, je note que sa mise en scène promotionnelle est observable à même l'expérience de la rue. J'y décèle une nostalgie sans mémoire et y dévoile les intérêts des sociétés de commerce de l'artère quant au développement économique du boulevard contemporain.

Dans le cinquième chapitre, je révèle les différentes définitions de la gentrification chez des chercheurs.ses et mes enquêté.es. Ils et elles évoquent une tension entre le passé et l'avenir du boulevard. Par le biais de « feuilletons sociologiques », j'en viens à montrer des dimensions implicites de la gentrification du boulevard, selon un processus de découverte, inductif, qui me permet d'en donner une définition empirique. Le feuilleton tel qu'entendu ici s'inspire des écrits de Kracauer dans les journaux allemands d'entre-deux-guerres, faits de courts textes ayant « la profondeur des analyses de la sociologie, les qualités esthétiques de la littérature et l'empirisme du reportage. » (Le Petit Frankfurt, 2019)



## Chapitre 2 – Posture d'enquête : flâner, observer, raconter

Au début de mon enquête sociologique, je reconduisais la fascination du boulevard que j'avais dénotée chez mes ami.es et les historiens de l'artère. Lorsque je marchais sur le boulevard, observais le paysage urbain, rentrais dans un commerce sans raison, regardais le défilement des passants assis sur un banc, j'étais une sorte de flâneur. Dans ces observations préliminaires, le mystère du boulevard contemporain dont j'étais à la recherche se révélait difficilement. J'étais un observateur mu par sa sensibilité et l'aventure qui se présentait comme un casse-tête. Je cherchais les indices d'un passé énigmatique et essayais d'en coller les morceaux pour définir l'attrait singulier de cette artère, mais mon regard se heurtait à son esthétisme particulier et la frénésie de ses activités. J'en étais alors plus ou moins conscient. C'est en discutant avec mes collègues au Département de sociologie qui avait lu mes premières observations que j'ai pris la mesure de mon « amateurisme ». Alors que je commençais à m'intéresser au boulevard, je marchais tranquillement dans son corridor avec l'imaginaire mystifiant de son histoire. J'étais, c'est ce que mes collègues ont souligné de façon polie, un observateur doté de la capacité d'émerveillement d'un touriste. Cette opération ne me menait qu'à alimenter l'exotisme et le mystère. Après les remarques de mes collègues, j'ai lu sur la figure du flâneur à laquelle elles et ils faisaient référence.

### Le flâneur

Pour Walter Benjamin, le flâneur est un individu propre au Paris du XIX<sup>ème</sup> siècle. Il cherche la nouveauté, le dépaysement, l'exotisme, dans un monde en apparence uniformisé, mais où se superposent des éléments disparates (Benjamin, (1989 [1939])); Lee, 2011 : 133). La figure du flâneur théorisée par Benjamin renvoie à différents personnages : un artiste; un poète; un citadin; le vagabond oisif qui déambule lentement; un observateur créatif; un interprète actif; un homme solitaire; un membre de la foule; un consommateur guidé par la qualité de ce qui est *moderne*. Pour Benjamin, le flâneur est être sensible, un marcheur poète. La flânerie est l'expérience urbaine et solitaire des fantasmagories de la grande ville, des créations de la modernité.

Cette figure est liée à la grande ville du XIX<sup>ème</sup> siècle, on retrouve toujours sa forme, ou plutôt certaines de ses formes, dans la vie urbaine aujourd'hui. Si je me permets une telle affirmation, c'est que j'incarnais moi-même un genre de flâneur sensible, fasciné par l'aura mystérieuse du boulevard Saint-Laurent au début de mon enquête. Je ne pouvais pas mettre le doigt sur ce qui m'intéressait par rapport au boulevard, mais son aura énigmatique me captivait. Je devais laisser ma sensibilité de marcheur solitaire et ses idéalizations de côté et entreprendre une observation plus fine de l'environnement en m'intégrant dans le réseau des résident.es, commerçant.es et passant.es du boulevard. Cela ne signifiait pas, comme je m'en suis plus tard rendu compte, de ne plus flâner pour autant.

Dans ce chapitre, je définis en quoi la figure du flâneur, à la fois sensible et observatrice, est pertinente pour ma recherche d'un point de vue épistémologique. Le flâneur, dans sa perspective phénoménologique, souligne l'expérience personnelle comme forme d'appréhension critique et réflexive dans l'analyse d'un objet comme le boulevard Saint-Laurent actuel. On peut critiquer que cette posture d'enquête repose principalement sur mes expériences et leurs impressions subjectives pour construire des connaissances, plutôt que sur des matériaux strictement empiriques. Un regard sur Siegfried Kracauer et son approche, telle qu'elle se manifeste dans ses miniatures et ses feuilletons sociologiques me permet d'ajouter une dimension empirique à ma démarche d'enquête. Si, dans certains de ses écrits, Kracauer apparaît comme un flâneur, ses articles se fondent sur la matérialité du quotidien, des discours et des observations. Ils se fondent sur des observations méticuleuses et m'incitent de construire des analyses empiriques sur la réalité actuelle du boulevard. Ma posture d'enquête est donc dans ce mémoire est à la fois phénoménologique et « empirique »; au fil du mémoire, je navigue entre l'un et l'autre selon les thèmes abordés.

Je débute ce chapitre en indiquant comment la figure du flâneur est une forme de connaissance phénoménologique pour mon enquête. J'expliquerai ensuite comment j'utilise la méthode ethnographique pour ma recherche. Un détour par le feuilleton sociologique de Kracauer me permettra de définir mon approche empirique. Je terminerai ce chapitre par un premier cadrage de mon objet de recherche en délimitant le segment du boulevard sur lequel portera mon enquête.

## Du flâneur à l'ethnographe...

Pour le sociologue, flâner peut signifier travailler. Quel merveilleux travail! Il ou elle marche, observe et interprète son environnement; remarque quelques détails sur la façade d'un bâtiment, écoute une discussion entre un marchand et une cliente; questionne le barista sur la clientèle du café; s'assied sur un banc dans le parc devant le supermarché; se rend au même bar chic à chaque semaine. Peu à peu apparaissent les couleurs et les traits d'une image. Après avoir été, au début de mon projet, un flâneur enchanté par une lecture esthétique de son environnement, je me suis quelque peu distancié de cette posture et en ai adopté une de « flâneur observateur » qui étudie un corpus précis de matériaux empiriques, au-delà de son expérience personnelle, et qui mobilise des concepts et des théories.

Mon expérience de flâneur est toujours une forme de connaissance : phénoménologiquement, j'appréhende mon vécu de manière critique en ce qu'il est une forme de savoir du boulevard contemporain. Par exemple, dans le chapitre 4 de mon mémoire, à lecture de tableaux historiques installés le long des trottoirs du boulevard, je ressens une nostalgie post-moderne qui ne peut se rapporter à l'évocation de souvenirs personnels, et qui me renseigne sur les intérêts des sociétés de développement de l'artère. La démarche phénoménologique du flâneur nécessite un travail de terrain qui porte une attention minutieuse aux détails. Si flâner n'est pas « méthodique » par définition, il permet une latitude dans l'adaptation aux aléas du terrain. Je peux marcher sur le boulevard, sans avoir d'itinéraire précis, tout en étant ouvert aux diverses possibilités et pistes de recherches qui surgissent de mes observations. Comme sociologue flâneur, j'ai constamment la pensée sociologique en tête et tous mes sens sont en alerte. Tout stimuli sensoriel est un potentiel matériau de recherche. Par exemple, en été sur le boulevard, l'odeur du poulet rôti entre la rue des Pins et Duluth évoque la présence de la communauté portugaise.

Cette approche est en rupture avec la posture de flâneur sensible je tenais en début de recherche. Je ne cherche plus l'exotisme mystérieux et le romantisme historique du boulevard lors d'une marche d'enchantement en proie à ma sensibilité. Je compte plutôt à les questionner, autant dans leurs expressions matérielles et sociales que dans les relations et discours des résident.es et commerçant.es du boulevard. Il ne s'agit pas de flâner nonchalamment, mais de

flâner avec un esprit actif et critique, et prendre mon expérience comme constitutive d'une forme de vie sociale du boulevard actuel qui est propice à la construction de connaissances sur ce même boulevard. En somme, la figure du flâneur renvoie à deux conceptions différentes : elle est vue « soit comme acteur-utilisateur de l'espace public, soit comme narrateur et interprète de l'espace lui-même. » (Nuvolati, 2009 : 12) En mettant de l'avant ses qualités d'observateur urbain, un portrait différent de la figure du flâneur se présente. Bien que le flâneur déambule, il ou elle collecte les indices et interprète le monde extérieur. Un élément banal dans le paysage urbain n'est peut-être pas remarqué par la plupart des passant.es, mais suscite l'intérêt du flâneur averti. Ce type de flâneur observateur et attentif à l'environnement se retrouve entre autres chez certains journalistes et autres « détectives du quotidien ». Sa curiosité à observer, à interpréter et à comprendre l'environnement urbain à partir de son expérience de la rue se rapproche également de la démarche sociologique de l'École de Chicago. La maxime de Robert E. Park « *nosing around* » (Park & Burgess, 2012[1915]) exprime bien ce type du flâneur-observateur.

\*\*\*

Le type du flâneur observateur s'intègre bien à la méthode ethnographique, que j'utilise dans le cadre de ma recherche. L'ethnographe intègre sur une période prolongée l'environnement qu'il étudie, y passe du temps pour observer, intégrer des relations et interpréter de manière critique le monde extérieur. L'ethnographie suppose une construction de connaissances qui passe par une expérience incarnée. La figure du flâneur-observateur, ou plutôt du sociologue-flâneur, se révèle comme une posture d'observation phénoménologique qui sied bien à la méthode ethnographique. En tant qu'observateur averti qui interprète activement son environnement, le flâneur en moi rend manifeste, par son expérience, des détails épars et différentes échelles, une réalité latente. Dans une perspective épistémologique, la figure du flâneur symbolise pour ma recherche « le développement de la sensibilité comme forme de savoir. » (Nuvolati, 2009 : 2)

Le flâneur-observateur comme pendant phénoménologique de la méthode ethnographique me permet de rendre explicite certaines configurations sociales par mon expérience, de révéler les particularités actuelles des institutions commerciales et culturelles du boulevard comme les relations sociales qui s'y produisent.

### **...en passant par Kracauer**

Siegfried Kracauer est souvent décrit comme un flâneur. Il a côtoyé Benjamin, et leurs travaux se répondent à plusieurs égards. Dans *Rues de Berlin et d'ailleurs* (2013[1964]), un recueil de miniatures urbaines d'abord publiées dans le *Frankfurter Zeitung* entre 1925 et 1932, on accède à ses promenades à Berlin et à Paris. Kracauer s'intéresse à des détails comme des cris d'enfants au milieu d'une rue, aux locomotives suspendues au-dessus d'une artère, à un bureau de placements pour ouvriers, ou encore aux bretelles de pantalon.

Dans le texte « Souvenir d'une rue de Paris » (Kracauer, 2013[1964] : 13), Kracauer se dépeint lui-même comme un promeneur imaginatif qui vagabonde à la recherche d'un *quelque chose* encore inconnu, mais à découvrir :

Sur ces routes je menais une vie vagabonde et devais éveiller en chaque passant l'impression d'un flâneur sans but. Et pourtant, au sens strict, je n'étais pas sans but. Je croyais en avoir un, mais pour mon malheur je l'avais oublié. J'avais l'impression d'être un homme qui cherche dans sa mémoire un mot qui lui brûle les lèvres et qu'il ne peut trouver. [...] Lorsqu'ainsi j'étais constamment aux aguets, [...] j'avais le net sentiment qu'en poursuivant mon but je ne me déplaçais pas seulement dans l'espace, mais qu'assez souvent j'en dépassais les limites pour pénétrer dans le temps (Kracauer, 2013[1964] : 14).

Si le type du flâneur-observateur convient à la démarche de Kracauer lors de ses visites à Paris, on peut également l'associer à ce flâneur émerveillé, sensible et captivé par la vie urbaine. Dans « Souvenir d'une rue de Paris », Kracauer écrit ne pouvoir s'empêcher de se promener dans la ville du lever du soleil à la fin de la journée. L'« ivresse » de ces rues en appelait ses « passions », leur « séduction » était sans pareil et, tandis que la fatigue s'emparait tranquillement de lui, la « folie qui [le] possédait » lui commandait de sortir dans les rues de Paris (Kracauer, 2013[1964] : 13).

Kracauer adoptait une attitude de flâneur à Paris, en vacances, mais il était davantage sociologue et un ethnographe dans son quotidien à Berlin (Thériault, à paraître). Si les textes de Kracauer évoquant ses aventures dans le Paris dans le premier tiers du XX<sup>ème</sup> siècle reconduisent l'approche phénoménologique du flâneur, ses feuilletons berlinois relèvent plutôt d'un travail « empirique », caractérisé par des observations méticuleuses et l'importance de la matérialité.

Dans le cadre de ma recherche, je fais une ethnographie qui emprunte à des formes phénoménologiques, lors de mes aventures sur les trottoirs boulevard et mes expériences de ses commerces, et à des formes « empiriques » quand il s'agit d'analyser le discours des résident.es et commerçant.es et mes observations, un peu comme Kracauer lorsqu'il étudiait le quotidien de Berlin.

## **Le feuilleton sociologique comme forme d'écriture et d'interprétation**

Au fil de mon mémoire, plusieurs de mes analyses prennent la forme de « feuilletons sociologiques ». Il s'agit d'exkursus empiriques à partir d'un lieu (un restaurant), des discours des acteur.trices du boulevard (le rêve d'un designer ayant dessiné l'intérieur de commerces sur l'artère, la nostalgie d'une résidente) et d'un objet (les tapisseries éducatives camouflant des locaux inoccupés). Ils constituent des points de départ au cœur de mes analyses sur les transformations urbaines du boulevard.

### **Le feuilleton sociologique**

Dans les années 1920 et au début des années 1930, Siegfried Kracauer est journaliste au *Frankfurter Zeitung*. Ses textes, publiés deux ou trois fois par semaines dans ce journal, mettent de l'avant une forme de sociologie particulière (Thériault, 2017 : 4). Chaque feuilleton de Kracauer représente un objet sous un angle particulier, différent du précédent. Il donne à voir une réalité construite. Mis ensemble, les feuilletons sociologiques de Kracauer forme un assemblage de « fragments de la réalité » (Thériault, 2017 : 4). L'analyse générale peut prendre comme point de départ un objet ou un lieu et présente plusieurs moments réflexifs qui offrent un tour d'horizon sur cet objet ou lieu étudié. Les explorations et critiques contenues dans les articles laissent souvent place à une certaine incertitude. Le lecteur ou la lectrice est confronté.e à des interprétations qui suscitent des réflexions en fonction de son vécu et de ses expériences. C'est ce que Thériault appelle « l'effet feuilleton » (2017 : 3). En faisant ressortir de la surface du quotidien de grands enjeux, l'approche de Kracauer rappelle l'imagination sociologique de C. W. Mills (Thériault, 2017 : 3). Abordé comme textes sociologiques, on remarque que le genre a une forme d'écriture élégante et souvent ironique.



Mon sujet et la méthode ethnographique se prêtent bien à l'écriture sous forme de feuilleton sociologique. Cette dernière est plus qu'une mise en récit de ma recherche, c'est une façon de penser mon objet et de formuler mes analyses à partir de matériaux visuels et discursif.

Par le biais de feuilletons sociologiques, je sépare en moments réflexifs et lie en mosaïque les analyses découlant de mes observations et entretiens. Cet exercice me permet de comprendre les transformations récentes du boulevard et de construire les bases interprétatives sur lesquelles je m'appuie pour dégager les tensions et particularités qui le caractérisent comme milieu de vie sociale aujourd'hui.

L'incertitude et le doute inhérents aux feuilletons sociologiques me distancent d'une approche qui poserait mon mémoire comme une connaissance incontestable du boulevard Saint-Laurent contemporain, et qui ferait de sa réalité la *mienne*. Le feuilleton sociologique donne une mesure empirique à mes expériences phénoménologiques comme sociologue-flâneur. Je tente d'émettre des hypothèses fondées plutôt que des thèses imprécises.

On peut critiquer l'approche du flâneur observateur en ce qu'elle n'est pas méthodique et qu'elle relève principalement d'une expérience subjective. Le feuilleton sociologique, par son fondement empirique, me permet de compléter l'approche expérientielle et subjective du flâneur observateur. Au cours de mon ethnographie, je construirai mes données et analyses sur le boulevard contemporain à la fois par des expériences phénoménologiques et des matériaux empiriques.

## **Corpus et matériaux**

En plus de la littérature considérée dans un premier temps dans le chapitre d'introduction, j'apporte dans ma recherche des matériaux dont on ne tient pas compte dans les écrits historiques et les recherches académiques sur le boulevard.

L'ethnographie est une démarche d'enquête qui repose sur l'intégration personnelle et prolongée du chercheur à l'espace qu'il étudie et « s'applique de manière intensive à l'étude de groupes et d'individus saisis dans des cadres localisés. » (Schwartz dans *The Hobo*, 2012 [1923] : 299) Ayant un local de musique dans le cœur du boulevard depuis novembre 2017, mon insertion

dans l'espace urbain est aussi l'objet de ma recherche. Mon enquête a commencé en juillet 2020 et s'est poursuivie jusqu'en mai 2021.

Mon terrain, d'une durée de 11 mois, est une enquête sur la vie sociale du boulevard contemporain. La méthode ethnographique emprunte à différents types de matériaux. Je fais entre autres des observations participantes dans différents lieux de rencontre qui longent l'artère et qui accueillent des activités de nature commerciale, culturelle ou artistique. Je prends des photos lors de mes observations, autant dans la rue qu'à l'intérieur des commerces, et porte attention aux stimulus sensoriels

Au cours de mon enquête de terrain, j'ai effectué neuf entretiens avec six résident.es et trois commerçant.es du boulevard. Mon collègue Jules Pector-Lallemand, à la maîtrise en sociologie et ayant la même directrice de recherche que moi, a réalisé deux entretiens avec des résidents de l'artère pour mon mémoire<sup>5</sup>. Son style d'entretien a permis de susciter des réponses intéressantes chez mes enquêté.es. J'ai construit mon corpus d'enquêté.es par l'entremise de connaissances qui me réfèrent le contact de résident.es. Je suis aussi allé à la rencontre de commerçant.es directement à leur lieu de travail afin d'effectuer un entretien. Certain.es résident.es de l'immeuble où se trouve mon local de musique ont accepté de participer à mes entretiens. Parmi mon corpus d'enquêté.es, certain.es résident.es et commerçant.es habitent et travaillent sur le boulevard depuis plusieurs décennies, alors que d'autres depuis deux, trois ou quatre années. Leurs lieux de résidence ou de travail se trouvent sur la portion du boulevard allant de la rue Sherbrooke à l'avenue Mont-Royal. Je considère le discours des résident.es et commerçant.es de l'artère comme une forme de connaissance. Il s'agit d'une construction première de la réalité du boulevard contemporain, sur laquelle je pose une construction seconde par une analyse sociologique. Par une visée de connaissances, je reconnais le discours des résident.es et commerçant.es de l'artère dans mes analyses comme une co-construction de données.

J'utilise également comme matériaux les discours de brochures touristiques de la ville de Montréal et du guide du Plateau Mont-Royal. Ces brochures et guides offrent un regard sur la

---

<sup>5</sup> J'ai également réalisé deux entretiens pour sa recherche « Pourboire. Sociologie compréhensive du style de vie des employés de la restauration » (2021).

promotion marketing de l'artère des institutions municipales. Les affiches et tapisseries historiques qui longent les trottoirs du boulevard font aussi parties des matériaux utilisés. Ces projets à valeur éducative, respectivement nommés « FRAG sur la Main » et « La *Main* en histoire(s) », ont été créés par la Société de développement du boulevard Saint-Laurent en collaboration avec l'association Les Amis du boulevard Saint-Laurent. Le mobilier urbain mis de l'avant par ces sociétés de développement se révèle alors pertinent pour enquêter les intérêts de ces associations.

## **Quel segment du boulevard?**

Ma recherche ne porte pas sur tout le boulevard, qui traverse l'île de Montréal au complet et plusieurs de ses quartiers. Il importe de déterminer un segment particulier de l'artère sur lequel je pourrai construire mon objet de recherche. Je débiterai cette section par un détour dans les études urbaines de l'École de Chicago – Robert Park et sa conception de la ville en aires ségréguées ; Nels Anderson et son étude ethnographique de la Hoboème – afin de comprendre comment on peut découper sociologiquement une zone urbaine dans la ville en un milieu socio-culturel distinct. Par après, je m'intéresserai à la manière dont Poulot et les résident.es définissent le « cœur du boulevard » comme la délimitation d'un quartier et d'un milieu de vie particulier.

\*\*\*

Ancien élève de Georg Simmel, Robert E. Park, fondateur de l'École de Chicago et de l'écologie urbaine, conçoit la ville « comme une mosaïque de milieux et une interaction de types différenciés » (Grafmeyer et Joseph, 1979 : 11). Pour Park, la ville est une configuration spatiale d'une communauté élargie répartie en zones différenciées qu'il nomme des « aires naturelles. » (Park, 1979[1925] : 80, dans Grafmeyer et Joseph) Dans ces secteurs ou quartiers segmentés tendent à se concentrer les citoyens aux caractéristiques communes. La proximité de ces derniers renforce les particularités locales et par le fait même l'homogénéité de la zone déterminée : « chaque partie de la ville prend inévitablement les couleurs que lui impriment les sentiments particuliers de sa population. » (Park, 1979[1925] : 84, dans Grafmeyer et Joseph) Il affirme que la répartition des populations urbaines dans des zones spécifiques s'opère selon une multitude de facteurs, comme l'appartenance culturelle, la classe sociale, la religion, ou encore les intérêts

économiques et professionnels. L'étude ethnographique de Nels Anderson, étudiant de Park, sur la Hoboème est un bon exemple d'une recherche sociologique d'une aire naturelle.

Durant la période 1921-1922, Anderson se loue une chambre dans un hôtel de West Madison Street, artère centrale de Chicago. Grâce à ses observations ethnographiques, Anderson en vient à définir un regroupement de quatre grandes artères autour du *Loop* (le centre du réseau ferroviaire de Chicago) comme étant une aire naturelle, un milieu socio-culturel distinct dans la ville. Il nomme cette aire naturelle « Hoboème ». Il ne s'agit pas d'un quartier municipal; il n'est pas délimité formellement par une institution quelconque. Les habitants de Chicago, plus particulièrement ceux et celles du centre-ville, nomment ces artères ainsi, car c'est le lieu de regroupement des *hobo*<sup>6</sup>. Anderson s'intéresse à l'économie et la culture qui s'est développée dans cette aire naturelle qu'il qualifie de « hoboèmienne ».

Pourrais-je cadrer une section du boulevard Saint-Laurent en une aire naturelle? Selon mes premières observations, les environs de mon local sur le boulevard semblent former un milieu de vie distinct. Néanmoins, le boulevard a une longueur de 11 kilomètres. Il importe de délimiter l'espace urbain sur lequel porte mon enquête, cadrer mon objet de recherche en une aire naturelle qui possède les qualités d'une localité formant un milieu de vie urbain distinct. Je soutiens dans ce mémoire que la portion du BSL de la rue Sherbrooke à l'avenue Mont-Royal est une aire naturelle qui forme un milieu de vie particulier avec sa culture, son économie, ses activités et ses populations typiques. Les formes artistiques, culturelles et commerciales de la *Main*, historiquement construites, me semblent être des éléments pertinents pour penser qu'il y aurait là, encore aujourd'hui, un milieu socio-culturel distinct. Selon les discours des résident.es évoqués par Poulot et l'historien Pierre Anctil, la portion du boulevard Saint-Laurent allant de la rue Sherbrooke à l'avenue Mont-Royal est un quartier, un milieu de vie particulier. En prenant cette section de l'artère comme objet sociologique de mon enquête, je la conçois comme un écosystème urbain, une aire naturelle.

---

<sup>6</sup> Le type du *hobo* apparaît sur les lieux de travail entre Chicago et la côte pacifique des États-Unis au début du XX<sup>ème</sup> siècle. Il s'agit d'une masse de travailleurs migrants, sans emploi fixe, dont on compte plus d'un million d'individus en 1921. Le nom *hobo* est issu des mots « hoe-boy » qui réfèrent au travail à la ferme, soit l'homme qui fauche le blé (Anderson, 1961[1923] : 112).

La portion du boulevard qui fera l'objet de ma recherche est celle entre la rue Sherbrooke et l'avenue Mont-Royal, nommée « le cœur du boulevard » et où se trouve entre autres mon local de musique. Si l'on nomme aujourd'hui cette portion « le cœur du boulevard », elle avait pour surnom dans le passé le « quartier juif », et plus tard le « quartier portugais ». Le cœur du boulevard Saint-Laurent n'a sûrement pas toujours été dans cette portion, située sur le Plateau Mont-Royal. Aujourd'hui, cette section de l'artère est nommée « le cœur du boulevard », car elle est centrale dans la ville de Montréal. Cette portion serait perçue dans les récits qui le mettent en scène « comme espace de centralité symbolique. » (Poulot, 2017 : 1007) Le cœur du boulevard est évoqué par rapport à l'ensemble du boulevard comme une partie qui « se marche », un secteur dont l'expérience se rapproche de celle d'un quartier (Poulot, 2017 : 783). Poulot souligne que le BSL chez les résident.es est « parfois vu comme un véritable microcosme et le terme quartier lui est accolé, faisant advenir une identité unifiée. » (2017 : 783). Elle avance que le boulevard actuel est à la fois une *Main street* et une rue de quartier, ce qui en fait « un axe important de socialisation » (2017 : 783) et le lieu d'un mélange inusité de populations. Ce n'est donc pas seulement un quartier vécu comme tel par ses habitants, mais aussi un espace de centralité dans la grande ville et un lieu de convergence pour des populations extérieures qui s'y rencontrent pour diverses raisons. Le segment nommé « cœur du boulevard » est une portion commerciale de l'artère comprise comme étant de proximité et de destination, une artère naturelle dans la ville de Montréal, ce qui en fait un espace urbain intéressant pour une enquête sociologique. Je prends ce segment également dans la mesure où c'est sur celui-ci que j'ai effectué mes premières observations et entretiens informels, mon local de musique s'y trouvant.

Enquêter le boulevard Saint-Laurent par la méthode ethnographique, selon l'approche phénoménologique du flâneur-sociologue et la posture empirique du feuilleton sociologique, me permet d'étudier son quotidien en rupture avec les récits historiques et discours populaires qui évoquent spontanément son passé historique et mystérieux dans l'explication de son visage actuel. L'ethnographie est une approche contrôlée et non mystifiante, pertinente pour une recherche en profondeur d'un milieu de vie sur lequel s'impose un grand récit.

Figure 1. – Carte d’une brochure touristique

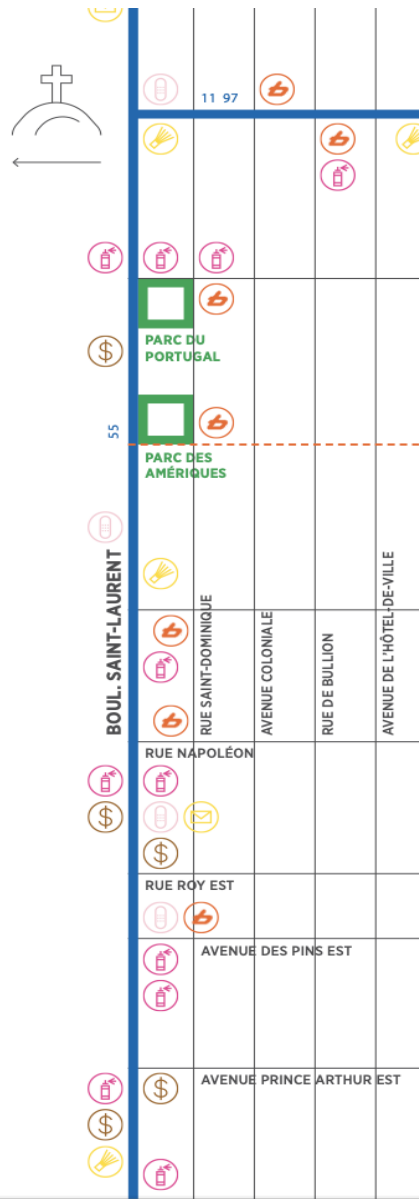
Design graphique . Graphic design : Atelier Chinotto  
 Impression . Printing : Solisco  
 Photos en couvertures . Covers : LePigeon et Jean-François Leblanc

**Société de Développement Commercial rue Saint-Denis**  
 3875A, rue Saint-Denis  
 Montréal, Québec H2W 2M4  
 (514) 563-0697  
 communications@rue-st-denis.ca

**Société de Développement du boulevard Saint-Laurent**  
 4398 boulevard Saint-Laurent  
 Bureau 309  
 Montréal, Québec H2W 1Z5  
 (514) 286-0334  
 info@sdbsl.ca

**Société de Développement de l’Avenue du Mont-Royal**  
 1012, avenue du Mont-Royal Est  
 Bureau 101  
 Montréal, Québec H2J 1X6  
 (514) 522-3797  
 info@mont-royal.net

Imprimé sur un papier recyclé



Carte de la brochure touristique Guide Plateau Mont-Royal sur laquelle se trouve la portion du cœur du boulevard Saint-Laurent. La rue Sherbrooke au sud de l’avenue Prince-Arthur n’est pas représenté sur la carte. Consulté en ligne le 26 août 2021 au <https://www.mont-royal.net>.

## Chapitre 3 – Mémoires et nostalgie moderne

Dans la mesure où l'objectif premier de mon projet de recherche soit de définir le boulevard Saint-Laurent contemporain à partir de ses particularités urbaines et sociales, le début de mon enquête de terrain semblait constamment me diriger vers un passé investi de symboles et d'histoire(s). Dans la mesure où je cherche à saisir un milieu social tel qu'il se présente à moi, mon approche initiale voulait faire fi d'un passé pourtant omniprésent dans son explicitation. J'ai rapidement compris que le passé de la *Main* est si prédominant dans l'explication de ses dynamiques sociales par les résident.es et les commerçant.es que je ne pouvais l'omettre complètement. J'ai donc commencé à me demander en quoi il pourrait m'informer sur les caractéristiques du boulevard aujourd'hui. Si l'écosystème urbain et social du boulevard contemporain est lié à sa réalité historique, je dois en prendre connaissance, enquêter sur elle, l'interroger et comprendre les manières par lesquelles elle est racontée. C'est ainsi que je pourrai être en mesure de lever le voile d'obscurité posé sur la réalité actuelle du boulevard. Si celle-ci semble insaisissable, c'est certainement parce qu'elle est constamment cadrée par rapport à un passé. Dans ce chapitre, j'analyse les types de discours et les manières de raconter le passé du boulevard pour, dans les chapitres suivants, être en mesure d'analyser son présent.

Dans ce chapitre, je porte une attention particulière aux discours, tels que recueillis dans les entretiens avec des résident.es et commerçant.es. Selon le sociologue Gilles Houle dans son texte « Le sens commun comme forme de connaissance; de l'analyse clinique en sociologie » (1987), les discours de sens commun, non pris comme idéologies illusoire, mais comme objet d'une théorie de la connaissance permettent d'analyser un rapport premier à la réalité. Prendre le discours des personnes interrogées comme modèle concret de connaissances nous révèle le sens donné à l'expérience et les configurations sociales qui s'y imbriquent. Le discours des informateur.trices sur le passé du boulevard et le sens qu'ils et elles y attribuent constituent une construction première de la réalité. Il s'agit pour moi de dégager les catégories et mots par lesquels ils ou elles décrivent le passé du boulevard et leur expérience de celui-ci. Mon interprétation sociologique posera ensuite une construction seconde de cette construction première, pour y dégager des types et manières caractéristiques de rendre compte du boulevard

passé. Cet exercice me permettra de comprendre les transformations récentes du boulevard telles que les informateur.trices les conçoivent et de construire les bases interprétatives sur lesquelles je m'appuierai ensuite pour dégager les tensions et les particularités qui le caractérisent comme milieu de vie sociale aujourd'hui.

## **Des temps passés au temps présent**

Le boulevard Saint-Laurent est souvent raconté comme un livre d'histoire. Le chapitre d'aujourd'hui, lorsque raconté par les commerçant.es et les résident.es, réfère presque toujours aux chapitres passés. Leurs discours sont souvent chargés d'émotions et soulignent une absence : ils et elles évoquent un passé disparu.

À la manière de Kracauer, je travaille à partir de plusieurs exemples, des vignettes qui me permettent d'analyser la nostalgie des résident.es et des commerçant.es. Ce ne sont pas des illustrations, ce sont avant tout des moments de réflexion.

Ce chapitre vise à faire la lumière sur ce rapport entre passé et présent du boulevard à partir de trois exemples. Le premier sera un détour dans les mémoires d'une résidente portugaise qui nous renseigne d'abord sur une nostalgie présente dans les discours des acteur.trices du boulevard. Ensuite, le deuxième exemple consistera en un regard sur la réfection du boulevard Saint-Laurent pour saisir l'articulation de cette nostalgie sur un objet précis, situé dans la trame temporelle de son histoire récente. Pour faire suite à l'exemple de la réfection, un encadré sur une miniature de Kracauer éclairera le rapport entre transformations urbaines et conservations patrimoniales. Enfin, le troisième exemple s'intéressera au départ du commerce culturel Warshaw, sur lequel je développe mon analyse d'une nostalgie qui condamne la disparition d'un passé au profit d'un présent exclusif.

## **Lola et le quartier portugais**

Un café portugais qui était sur le boulevard a fermé il y a quelques années en raison d'une brusque augmentation de loyer. Un commerce culturel propre à la communauté portugaise où une collègue aimait bien se rendre pour lire et écrire. Cette collègue de l'université m'a proposé de faire un entretien avec une de ses amies qui y travaillait. Lola est d'origine portugaise et habite



le boulevard. Elle est arrivée à Montréal au début des années 1990 et a travaillé au café pendant plus d'une décennie. L'entretien s'est déroulé sous la forme d'une marche avec ma collègue, Lola et moi-même.

Nous avons débuté la marche à la Place du Portugal. J'ai proposé que nous nous dirigions vers le café où Lola travaillait. Ma collègue a aussitôt arrêté de marcher et s'est tournée vers Lola pour lui demander si cela allait pour elle. J'ai deviné que la fermeture du café portugais avait sûrement été un dur coup pour son amie. Peut-être qu'elle évitait de passer devant pour ne pas se remémorer qu'elle n'y travaillerait plus et qu'elle ne pourra plus y construire d'heureux souvenirs. Il flottait dans l'air une certaine nostalgie. Le commerce portugais a disparu et il ne reste que les souvenirs agréables d'une ancienne employée et d'une ex-cliente. Je pensais à la chanson *Boulevard of broken dreams* de Green Day. Le ton de la marche était donné.

Le quartier portugais s'étend sur le boulevard de l'avenue des Pins à la rue Villeneuve aux dires de la résidente portugaise. Au long de la marche, Lola et ma collègue indiquent des bâtiments dont les commerces n'existent plus. Elles se remémorent des souvenirs du café, des clients, des personnages singuliers et de leurs commandes particulières.

Avant d'arriver au café, qui est maintenant un salon de coiffure combiné à salon de toilettage pour chiens, Lola croise des connaissances : une dame dans la rue et un monsieur assis sur son balcon. Ils se sourient, échangent quelques mots en portugais, salutations et petites interactions, un peu comme dans un village où tout le monde se connaît. Pour moi qui n'appartiens pas à la communauté, il s'agit d'un type d'interaction que je ne peux pas entretenir. Je suis d'une autre communauté que celle qui habite ce village.

Nous passons à côté d'une épicerie portugaise sur la rue Villeneuve. Les deux femmes me racontent que le propriétaire était autrefois un homme connu du quartier qui saluait les passants et était aimé de tout le monde. Son décès à la suite d'un cancer a été vécu comme un choc pour les Portugais.es et les client.es du quartier. Lola me montre d'autres commerces qu'elle dit appartenir à des Portugais, bien qu'ils n'en aient pas l'air, et certains qui ne le sont plus. Les deux femmes s'arrêtent souvent devant un commerce ou une vitrine et me racontent ce qu'il y avait auparavant. Parfois, elles cherchent le nom de l'ancien commerce pendant une trentaine de

secondes, se prennent la tête entre les mains et rient entre elles alors que je ne peux leur être d'aucune aide.

Il y aurait beaucoup de Portugais qui habitent la rue Saint-Urbain, une rue parallèle à Saint-Laurent, aux dires de la résidente. On remarque les maisons – aux céramiques décorées de bleu (*azulejos*), avec de vieilles portes, des statues religieuses et des drapeaux du Portugal – qui n'ont pas été rénovées au fil des années et qui sont toujours détenues par des propriétaires portugais. Ce segment de rue détonne par rapport à certaine gentrification du boulevard Saint-Laurent, souvent soulignée chez mes autres informateur.trices.

Je demande à Lola si les enfants des propriétaires portugais tendent à s'impliquer dans l'entreprise de leurs parents et s'il est fréquent qu'ils reprennent le commerce familial. Elle me répond que c'est plutôt rare et, qu'au cours des dernières décennies, une grande partie de la population portugaise a déménagé pour vivre en banlieue, à Laval et à Brossard. La communauté portugaise est vieillissante et la relève ne semble pas être trop présente. C'est également ce qu'avance le copropriétaire d'un resto-bar chic du boulevard : « Les Portugais du quartier sont très, très, vieillissants. Pour avoir grandi ici, ils sont vraiment plus vieux, y'a pas vraiment de relève dans la jeunesse selon moi. Tsé, peut-être que c'est juste qu'on n'est vraiment pas dans les mêmes endroits. » (Max, 2:20) Au cours de la promenade avec Lola et ma collègue, le café disparu représente à sa façon le vieillissement de la communauté portugaise et les souvenirs d'un temps où le cœur du boulevard Saint-Laurent était un quartier proprement portugais.

Bien qu'une grande partie de la population soit partie, il subsiste encore une communauté portugaise établie avec ses institutions (épiceries, bars, restaurants, cafés, caisse populaire) qui donnent au boulevard les qualités d'un quartier culturel. Sans être portugais ou ne faisant pas partie de cette communauté, on peut difficilement identifier cette portion du boulevard comme étant portugaise. On doit être attentif au regroupement de restaurants et commerces portugais ou à l'odeur du poulet rôti, aux quelques enseignes en portugais et aux coqs colorés peints ici et là. Il est fort à penser qu'un observateur extérieur à notre petit groupe penserait que cette communauté n'existe plus ou que les minces signes et symboles culturels soulignent les traces d'un passé révolu. Tout ce qui est disparu, je ne l'ai jamais vu. La nostalgie que je saisis chez de Lola et ma collègue ainsi que dans plusieurs de mes entretiens me donne l'occasion de prendre

le boulevard donné tel qu'il est aujourd'hui. La nostalgie considère le disparu comme un souvenir, un souvenir que je n'ai pas. La nostalgie de mes informateurs peut toutefois s'avérer utile pour éclairer la réalité actuelle du boulevard.

## Récits nostalgiques, récits critiques

Je ne suis pas le seul à affirmer que le chapitre d'aujourd'hui, lorsque raconté par les commerçant.es et les résident.es installé.es depuis des décennies, renvoie souvent aux chapitres passés. Marie-Laure Poulot (2017) utilise la grille de la nostalgie de Gervais-Lambony (2003) pour classer les discours des résident.es et commerçant.es du boulevard. La « nostalgie moderne [...] vient des évolutions des lieux et des temps qui signifient aussi accumulation de marques du passé dans le présent; elle est réaction devant un environnement qui se transforme. » (Poulot, 2017 : 4557). C'est ce type de nostalgie que l'on retrouve le plus souvent chez les interviewé.e.s qui ont connu le boulevard d'hier. Il est possible de la remarquer dans les discours populaires sous la formule « c'était mieux avant », ou encore « dans mon temps ... ». Cette nostalgie moderne est notable dans les entretiens menés par Poulot tout comme dans les miens. Cependant, celle-ci y voit la manifestation d'une authenticité cosmopolite, héritée d'un passé ou d'expériences vécues, et mise en scène par les sociétés de développement du boulevard qui veillent au rayonnement économique, social et culturel de l'artère. Cette nostalgie moderne est émotive, associée à des souvenirs et des temps heureux, mais elle contient également une richesse heuristique pour celui ou celle qui s'intéresse au boulevard actuel. En effet, la nostalgie des résident.es raconte ses transformations récentes : « En fait, beaucoup de récits populaires sur l'histoire de la *Main* ou du Faubourg sont teintés d'une certaine nostalgie, qui ne doit cependant pas être simplement comprise comme un regret mélancolique, mais davantage comme une réaction au changement rapide et constant de la ville, ainsi qu'au changement dans l'articulation de l'imaginaire. » (Bélanger, 2005 : 29)

Je prends donc ces discours nostalgiques dans la mesure où ils éclairent la réalité actuelle du boulevard et ses transformations récentes. Il ne s'agit pas de savoir si « c'était mieux avant », mais de savoir comment c'est aujourd'hui.

\*\*\*

Il est courant de comprendre la nostalgie comme un voyage dans le temps avec quelques allers-retours où l'on se raconte d'heureux souvenirs. Mais si elle est réaction aux rapides transformations urbaines, la nostalgie contient aussi une critique. Dans les élans de nostalgie se glisse en effet parfois le besoin de dénoncer un aspect de la réalité contemporaine. Cette nostalgie, critique ou dénonciatrice, a une seule direction : elle prend le passé comme point de départ pour décrire le présent. Mes informateur.trices aiment appuyer leur critique de ce qu'est devenu le boulevard en faisant un détour dans leurs souvenirs personnels. Bien que l'on associe facilement la nostalgie au passé, l'analyse critique qui peut en être dégagée est dirigée vers le présent. Le passé et le présent deviennent tour à tour la référence, mais l'important c'est que « c'était [toujours] mieux avant ». La phrase est une sorte de définition par la négative de la réalité actuelle. Pour les résident.es et commerçant.es de l'artère, le chapitre contemporain débute il y a une décennie, selon un point de rupture. Depuis, le boulevard leur semble radicalement transformé. Mon analyse souligne qu'ils et elles reconduisent l'idée que le boulevard actuel serait en train de dépérir. Cette nostalgie interne aux discours permet de mieux comprendre les diverses tensions et enjeux qui s'inscrivent dans le boulevard aujourd'hui.

## **Réfection. Un boulevard en transformation**

La dernière réfection du boulevard Saint-Laurent a eu lieu en 2008. Pour certains informateurs et informatrices, elle correspond à la fin d'un beau chapitre dans l'histoire de la *Main* et le pénible début d'un nouveau. Pendant 13 mois, les entreprises de construction se sont succédées pour refaire la chaussée, les aqueducs, les égouts et les trottoirs. L'objectif était de donner un coup de neuf à des infrastructures vieillissantes de manière simultanée, afin de minimiser les désagréments pour les commerces et résident.es. Or, la réfection du boulevard à peine terminée, Gaz Metro annonçait qu'il devait ouvrir la chaussée pour réparer 43 de leurs conduites. Les résident.es et commerçant.es étaient furieux et certains ont intenté un recours collectif contre Gaz Metro, avant d'abandonner les poursuites.

Cette réfection a apporté son lot de changements dont le départ de plusieurs commerces. Un propriétaire de pharmacie du boulevard évoque cette période de construction dans un langage cru :

Quand qu'ils ont éventré Saint-Laurent, ils l'ont éventré deux fois. Ils l'ont éventré la première fois j'pense que c'était pour l'électricité pi après ça y'ont fermé pi c'était le gaz. Je ne sais pas, ça ne l'avait pas trop bien été planifié. Ça l'a vraiment tué Saint-Laurent. [...] Écoute, ça été... ça été terrible là, ça l'a carrément tué l'âme de Saint-Laurent. Ce n'est jamais revenu après, tu sais comme avant (pharmacien, 38:30).

Selon le pharmacien propriétaire, le boulevard Saint-Laurent serait mort, tué par éventrement. En fait, c'est plutôt le départ massif et la fermeture de commerces en lien avec la réfection qui auraient causé sa mort, la perte de son âme. Par son âme, le pharmacien renvoie à l'identité singulière du boulevard, les commerçants qui y sont établis depuis des décennies, les communautés culturelles qui colorent ses coins de rue, mais avant tout, ses qualités d'artère commerciale : « jusqu'à ces années-là, on était dans les avenues commerciales, marchandes, et après ça l'a changé tranquillement pour les Dix30, puis le magasinage en ligne, puis là, la COVID... [je me demande] ce que ça va faire après la COVID » (pharmacien, 39:00). Si la réfection est pointée du doigt, il affirme tout de même que d'autres facteurs ont pesé dans la balance.

Un autre résident est plus nuancé : il affirme que la réfection du boulevard n'est qu'un élément parmi d'autres qui a contribué à transformer l'artère depuis les années 2000. Le départ de commerces aurait commencé bien avant :

Y'a eu les bars un moment donné que t'es tanné d'aller dans les mêmes places, pi y'a des nouvelles places plus *cool* qui ouvrent ailleurs. Y'a eu l'afflux des banlieues, y'a eu les tout croches qui se sont fait pogner aussi, certains de ces bars et restos-là qui ont fini par fermer parce que c'était plus ou moins légal ce qu'ils faisaient. Il y a eu la réfection du boulevard Saint-Laurent qui est comme venu mettre le clou dans le *coffin* [cercueil]. [...] Ça l'a tué beaucoup de commerces, rajouté aux problèmes déjà de certains, quand ça l'a recommencé la moitié de la rue c'était pu pareil. Et là, c'était comme à recommencer (Ben, résident et designer, 33:44).

La situation commerciale du boulevard connaissait déjà quelques problèmes avant la réfection, mais le résident et designer Ben affirme que la réfection a donné le coup fatal. Paul, lui-aussi résident, en nommant les changements récents de l'artère, évoque également la réfection :

Je suis arrivé à cette époque où Saint-Laurent était la rue émergente, les nouvelles entreprises, Softimage, etc, etc, etc [à la fin des années 1990]. Y'avait vraiment une fébrilité à cette époque-là qui évidemment a changée au cours des années pour X nombres de raisons, dont la rénovation de la rue Saint-Laurent pi toute ça. (Paul, résident, 7:45)

Dans les discours des résident.es établi.es depuis plus de 15 ans, l'emphase est mise sur une rupture représentée par la réfection. Une rupture qui peut sembler parfois très marquée et clivante entre un avant et un après. Paul cherche à la nuancer en évoquant ce qui pour lui est une continuité : « Même si la rue Saint-Laurent n'est plus ce qu'elle était à cette époque-là [début des années 90] il reste que y'a un corps, un nœud de gens créatifs qui y habitent toujours et ça pour moi c'est extrêmement stimulant. » (Paul, résident, 8:00)

Le nœud de gens créatifs évoqué par Paul nous indique qu'une partie de l'identité originale du boulevard ne serait pas « morte ». Ce dernier m'a même confié, non pas sans une certaine fierté, que deux de ses voisins étaient l'artiste connu Patrick Watson et le metteur en scène de renom François Girard. Les qualités du boulevard comme milieu créatif et artistique feraient parties des traits caractéristiques de son chapitre contemporain. L'historien Pierre Anctil souligne que « l'artère a en effet incarné très tôt et, avec une force étonnante, [...] le pluralisme culturel, la montée des courants artistiques, et depuis peu, la pénétration des nouvelles technologies. » (Anctil, 2002 : 101) Certains éléments sembleraient être inhérents à sa singularité comme artère, et se soustrairaient à l'écoulement du temps et des transformations urbaines.

\*\*\*

Le déploiement d'entreprises technologiques évoqué par le résident Paul, l'attrait des banlieues comme l'ouverture de bars plus tendance dans d'autres secteurs de la ville mentionnés par le résident designer Ben ont tous joué dans les transformations récentes du boulevard. Pour ces résident.es, qui ont connu le boulevard à une époque qui va des années 1990 à la moitié des années 2000, la réfection constitue un point de comparaison, ou plutôt un point de rupture sur lequel joue la nostalgie pour situer leurs souvenirs sur une trame temporelle. Elle permet de concevoir que le boulevard actuel a une offre commerciale différente de ce qu'elle était il y a plus de dix ans et que celle-ci doit possiblement amener une clientèle aussi différente. Je comprends aussi que la disparition d'illustres commerces du boulevard témoigne chez ces résident.es la

perte d'une authenticité rattachée à l'« âme » du boulevard. Son identité serait-elle aussi en transformation, plutôt que « tuée » ou disparue comme certains le laissent penser? Je perçois ici la désolation de voir disparaître un certain boulevard, et de le voir exister désormais sous la forme d'un souvenir. Une disparition qui semble parfois radicale. Cela me donne également une entrée sur l'idée imprécise et souvent évoquée selon laquelle le boulevard Saint-Laurent serait en train de dépérir. Je peux la comprendre comme une réaction face aux rapides changements urbains que les résidents installés depuis plus d'une décennie voient d'un mauvais œil. Le boulevard s'est transformé rapidement au cours des deux dernières décennies, tant dans sa matérialité que dans l'imaginaire de ses habitants. On voit déjà apparaître les contours d'une tension générale au cœur de la *Main* entre conserver un patrimoine urbain et identitaire et se plier aux changements inexorables des transformations urbaines.

#### **« Une rue sans mémoire »**

Un regard sur un feuilleton de Kracauer peut aider à éclaircir le lien entre nostalgie, patrimoine et transformation urbaine. Dans une miniature du recueil *Rues de Berlin et d'ailleurs* (2013 [1964]) intitulé « Une rue sans mémoire », le journaliste raconte la réalité du Kurfürstendamm dans les années 1930. Il s'agit d'une artère commerciale importante de Berlin. L'idée au cœur du texte est que « le changement constant [du paysage commercial sur l'artère] efface le souvenir [des commerces] » (Kracauer, 2013 [1964] : 28)

Lors d'une promenade sur le Kurfürstendamm, Kracauer se met à chercher un café qu'il aimait fréquenter le matin. Il remarque que l'établissement héberge désormais un salon de thé. Plus aucune trace de l'ancien café autre que l'écriteau de l'adresse. Il se résout tout de même à y entrer. À l'intérieur, tout est changé. L'aménagement transformé et plus « tendance » l'empêche de clairement se remémorer le café pourtant construit au même emplacement, mais dans un décor totalement différent. Une année plus tard, il repasse devant l'endroit et se remémore l'impression nostalgique qu'il avait eue une année plus tôt. S'attendant à voir un salon de thé, c'est plutôt une pâtisserie qui se dresse devant lui : « La pâtisserie n'a pas seulement remplacé l'ancien salon de thé mais elle l'a complètement refoulé, au point qu'il semble ne jamais avoir existé. », remarque-t-il (Kracauer, 2013[1964] : 27). Le café qu'il chérissait a fait place à un salon

de thé, et le salon de thé a fait place à une pâtisserie. Sur cette rue, le passé semble disparaître sans laisser de traces.

Kracauer souligne que la rue Kurfürstendamm est « l'incarnation du flot du vide du temps, à l'intérieur duquel rien n'est susceptible de durer. » (Kracauer, 2013[1964] : 24) Sur de courtes périodes, les commerces se succèdent et s'effacent. Si certains commerces y sont installés depuis des années, peu s'enracinent sur la rue, et ceux qui durent semblent s'effacer dans le flot incessant d'allers et venues des commerces dans les locaux voisins.

La « sorte de nostalgie du café » (2013 [1964] : 25) qu'évoque Kracauer se rapporte de bien des manières à celle de Lola. Ce n'est pas tant un regret mélancolique qu'une manière de réagir aux rapides changements urbains et d'y dénoncer la tyrannie d'un présent exclusif. On comprend que les transformations urbaines soulèvent l'enjeu de la préservation du patrimoine, et que le changement tend inexorablement à effacer le passé. Cela me donne une entrée sur la tension générale entre transformation et conservation soulevée par de nombreux résident.es et qui est au cœur de multiples initiatives des sociétés de développement du boulevard. Il a un renouveau sur Saint-Laurent, et ce renouveau suscite une forte nostalgie lorsqu'il ne laisse aucune trace passée sur laquelle pourrait s'appuyer la mémoire. L'exemple de la fermeture du supermarché Warshaw en 2002 exprime bien les effets d'un changement urbain qui oublie le passé au profit d'un présent perçu comme tyrannique.

## **Warshaw et le boulevard disparu**

Warshaw était un magasin d'alimentation sur le boulevard, près de la rue Saint-Cuthbert. Il a été fondé en 1935 par un Polonais d'origine juive, M. Florkivitch (Vallée, ATSA : 10). À ses débuts, le magasin était une fruiterie. Après quelques années, le commerce était devenu une épicerie avec des produits d'alimentation variés. Le commerce s'est considérablement agrandi au fil du temps et s'apparentait davantage, à sa fermeture, à un géant bazar avec des objets de toutes sortes qu'à un supermarché. Le départ de Warshaw en décembre 2002 a été perçu par les médias et les résident.es de la *Main* comme la perte d'une institution culturelle importante. L'année suivante, une pharmacie franchisée s'est installée dans les locaux laissés vacants. Une controverse a éclaté



dans les médias : on se plaint d'un dur coup pour le pan historique et culturel du boulevard et annonce la fin d'une ère (Poulot, 2017 : 4414). Dans les journaux, on reprochait à la pharmacie de n'avoir rien conservé de l'institution culturelle qu'elle avait remplacée. Il ne reste même pas le fameux « W » qui était à gauche de l'enseigne du feu supermarché et qui évoquait le nom du bâtiment toujours nommé Warshaw. Aujourd'hui à l'entrée de la pharmacie, se trouve un écriteau qui relate l'histoire du supermarché disparu. Il est dans le coin d'un mur et un portrait en noir et blanc de la défunte propriétaire est cachée à l'arrière de l'établissement sur la rue Saint-Dominique. Je remarque que ces traces du passé construites et mises en scène ne sont pas très visibles. Elles ne se trouvent pas par hasard, il faut les chercher. S'il reste donc une trace du supermarché, elle n'est pas exposée sur le boulevard. Sa fameuse enseigne n'a pas été jetée avec les restes du magasin, elle se trouve aujourd'hui exposée à l'Université Concordia par le Projet d'enseignes de Montréal (The Montréal Signs Project, 2021). Les autres traces originelles ont quant à elles toutes été effacées. Celles que l'on voit sont fabriquées et mises en scène sous forme d'hommage. Alors que l'écriteau historique est une initiative de l'association Les Amis du boulevard Saint-Laurent et que le portrait de la propriétaire est une œuvre de l'artiste Omen (produite dans le cadre du festival MURAL<sup>7</sup>), il semble que la pharmacie ne se soit jamais souciee de préserver le patrimoine dont elle a hérité, comme le salon de thé qui avait englouti le café préféré de Kracauer.

Lors d'un entretien, l'actuel propriétaire de la pharmacie – qui était un employé de celle-ci lorsqu'elle a remplacé le supermarché Warshaw – avoue avoir entendu parlé de ce qu'il nomme un « petit scandale » (pharmacien, 5:40). Il affirme avoir un vague souvenir du cas médiatique Warshaw-Pharmacie, mais il est aussi possible qu'il ne veuille pas mettre l'emphase sur le rôle de son entreprise dans le départ de commerces culturels ou encore se sentir responsable d'avoir effacé un pan de l'histoire du boulevard. Ironiquement, c'est lui qui évoquait que la réfection avait « tué l'âme de Saint-Laurent » (pharmacien, 38:30).

\*\*\*

---

<sup>7</sup> Le festival MURAL a été créé en 2013. Pendant deux semaines au mois de juin, le boulevard Saint-Laurent se transforme en zone piétonnière de la rue Sherbrooke à l'avenue Mont-Royal. Sur plusieurs façades d'établissements sont peintes des murales par des artistes locaux et internationaux et une panoplie d'activités artistiques et musicales sont offertes aux passant.es et festivalier.ères.

Poulot rapporte qu'à l'époque du « petit scandale », des résident.es et des commerçant.es mobilisé.es sont allé.es déposer des fleurs et des notes à la porte de l'ancien Warsaw en guise de souvenir (2017 : 4372). L'allusion à des funérailles est évidente. Le départ du supermarché et l'arrivée de la pharmacie représentent une rupture. La disparition totale de traces originelles sur lesquelles peuvent s'appuyer un souvenir alimente une nostalgie mélancolique qui cadre le boulevard actuel à ce qu'il n'est plus. Il s'agit d'une nostalgie qui se fonde dans l'idée d'un boulevard « authentique », symbolisé par un passé culturel et historique. Selon les entretiens de Poulot, la notion d'authenticité dans le discours des résident.es et commerçant.es du boulevard repose sur des entreprises et commerces familiaux, de proximité, souvent liés aux communautés culturelles ou artistiques depuis longtemps établies ou désormais parties (2017 : 4226). L'authenticité du boulevard lui confère un charme et des qualités d'un village en milieu urbain. Les résident.es et communautés culturelles, juives et portugaises, y trouvent un sentiment d'appartenance. Ils et elles habitent un milieu de vie qui n'a pas son pareil et revendique son originalité. Marie-Laure Poulot donne une définition de l'« authenticité » de ce milieu : « En plus d'englober ancienneté et altérité européenne en opposition au récent, l'authenticité se définit pour les commerçants et les usagers comme un vecteur d'urbanité et d'originalité à rebours des espaces commerciaux de banlieues considérés comme homogènes et aseptisés. » (Poulot, 2017 : 4372) Ils et elles se réfèrent à Saint-Laurent comme artère commerciale de magasins indépendants et familiaux en comparaison à Saint-Denis ou Sainte-Catherine qui alignent les magasins franchisés et de marques. Luigi, un récent résident du boulevard qui travaille dans un restaurant sur l'artère, affirme qu'il préfère acheter ses vêtements chez Schreter (un commerce « authentique » sur l'artère) : « It's a Montreal based clothing store, so I don't like to go to H&M [boutique d'une chaîne de vêtements sur Sainte-Catherine] and stuff like that, like the big boxes, cause you know I like buying stuff from them cause there're local, like a family owned the place for like, forever. » (Luigi, 27:40) De son côté, le pharmacien fait l'hypothèse que la qualité authentique des commerces sur le boulevard est menacée depuis la réfection par « les Dix30 [et] le magasinage en ligne. » (pharmacien, 39:00) Résidente depuis des décennies sur le boulevard, Isabelle souligne avec regret que plusieurs habitants de son âge (40 ans) du boulevard ont tendance à vouloir que le boulevard « ressemble

à Laval » (Isabelle résidente, 14:30). Ici, j'observe que cette « authenticité » singulière au boulevard se définit en opposition aux banlieues et leurs centres commerciaux.

Chez les résident.es, l'« authenticité » de leur coin de rue soulève, lorsqu'elle est mise à mal, un sentiment de perte, de manque, d'appréhension d'un monde en érosion, et parfois de deuil. Saint-Laurent vieillirait vite, changerait rapidement et son passé matériel serait effacé. Il est vrai que la réfection a amené dans son sillage le départ massif de commerces et un changement dans le paysage commercial du boulevard. Il semble que Saint-Laurent ne connaisse pas le phénomène de roulement constant de commerces comme le Kurfürstendamm de Kracauer. Certains événements comme la réfection accélèrent le processus de transformation ou agissent comme catalyseur de changements dans son paysage commercial. Il est possible que le confinement lié à la COVID-19 aura ce même effet catalyseur dans le temps. J'ai remarqué qu'un grand nombre de locaux commerciaux sont vacants, situation qui n'était pas aussi prononcée avant le début de mon enquête de terrain (juillet 2020) et le début du confinement (mars 2020). Si un bon nombre des locaux vacants ont trouvé preneurs au cours des mois suivants, il y a fort à parier que ce ne sont pas les mêmes types de commerce qui s'y sont installés<sup>8</sup>. Dans la mesure où le confinement a donné un dur coup aux entreprises de détail et de la restauration et que plusieurs commerçant.es ont dû mettre clé sous la porte, le boulevard « authentique » est mis à l'épreuve.

## **Conclusion. Effets de la relation d'entretien et réflexions sur la nostalgie**

Il serait faux de croire que toutes les personnes interviewées sont nostalgiques et qu'elles se limitent à penser que « c'était mieux avant ». Plusieurs d'entre elles relativisent les transformations qu'elles ont connues le boulevard en évoquant un contexte particulier. D'autres ressentent que leur nostalgie décrit le boulevard de manière pessimiste et tentent de se corriger. Après tout, ils ou elles y habitent toujours.

Isabelle, résidente de la *Main* depuis plus de huit ans et qui y habitait également durant la deuxième moitié des années 1990, se rend compte de l'effet cynique de ses élans de nostalgie :

---

<sup>8</sup> J'aborderai ce sujet dans les deux prochains chapitres.

« [...] à moins que ça soit moi qui ait pu rapport » (Isabelle, 7:50); « c'est peut-être une généralité de c'est moi la vieille, hahaha. » (11:40). Elle a senti le besoin de se corriger, ne voulant pas avoir l'air trop arriérée. Isabelle a ressenti que sa nostalgie était cynique et semblait moralisatrice à certains égards, alors elle a exprimé une réserve.

Je peux conclure que mes entretiens sont propices à l'expression de la nostalgie. Les résident.es habitant depuis plus de deux décennies sur le boulevard se perçoivent souvent comme étant des individus représentatifs de leur rue et de son passé, et compétents pour le décrire. Cette perception s'est vue renforcée lorsque moi, un étudiant en sociologie de 23 ans qui s'intéresse à la vie sociale du boulevard Saint-Laurent actuel, j'ai proposé à eux résidant ou travaillant depuis des décennies sur ce boulevard – un entretien pour en discuter. En leur posant des questions sur la réalité actuelle du boulevard, un détour dans leurs souvenirs s'imposait presque nécessairement. Dans le contexte de l'entretien, je venais solliciter une expertise du boulevard fondée sur leur expérience personnelle, et celle-ci a débutée à une époque où je commençais tout juste à marcher. Si un grand nombre d'enquêté.es expriment leur nostalgie, c'est sûrement aussi parce qu'elle est un effet de la relation d'entretien.

\*\*\*

Le discours nostalgique met aussi en lumière la complexité inhérente à une définition du boulevard actuel. Il semble être plus simple de dire « il y a moins » ou « il y n'y a plus » que de dire « il y a... ». La nostalgie éclaire les aspects actuels de la réalité du boulevard et de son milieu de vie et se révèle comme point de départ pour enquêter le boulevard contemporain. Ce chapitre avait pour but de prendre la nostalgie des informateur.trices comme révélatrice des transformations récentes du boulevard et de ses spécificités actuelles comme milieu social. Sociologiquement, la nostalgie me permet de démystifier la complexité qui entoure l'explication de la réalité contemporaine de l'artère. Il s'agit d'éclaircir les multiples couches de symboles et d'histoires qui voilent sa compréhension. Comme construction sociologique de l'expérience première de mes interviewé.es, la nostalgie devient une critique sur les changements urbains, sociaux et économiques du boulevard. Elle est une clé réflexive pour comprendre le présent. Définir une réalité contemporaine en faisant référence au passé est sûrement un procédé typique de l'étude des espaces urbains hautement historiques qui se sont transformés en peu de

temps. Les récentes transformations urbaines rendent audacieuses les tentatives de faire un arrêt net sur l'image du boulevard pour saisir clairement sa réalité actuelle. Une impression de mouvement incessant et d'instabilité peuvent amener une sensation de vertige et un mélange d'émotions chez mes informateurs.trices, sensation que j'ai moi-même ressentie au début de mon enquête de terrain. Les souvenirs d'un boulevard passé deviennent un rempart contre l'incertitude de la réalité actuelle de l'artère, comme de son futur.

Tous ceux et celles qui comme moi fréquentent ou habitent depuis peu le boulevard Saint-Laurent ne peuvent pas éprouver la nostalgie des résident.es et commerçant.es qui y habitent depuis des décennies. Ils ou elles ne possèdent pas de souvenirs tangibles pour se raccrocher à un passé qu'ils ou elles n'ont jamais connu, et qui est maintenant disparu. Sous leurs yeux se présente le boulevard tel qu'il est aujourd'hui et tel que je l'ai expérimenté à mon arrivée en 2018. À ce moment, je ne connaissais pas tout le passé historique et culturel du boulevard, et il se présentait manière diffuse. Je ne pouvais pas clairement discerner les manifestations matérielles de l'histoire du boulevard à même mon expérience sensible. Devant moi apparaissait un boulevard culturel, avec des festivals que j'avais fréquentés : un pôle artistique de la ville de Montréal qui attire de jeunes populations. À mes yeux, le boulevard Saint-Laurent était une *artère* du corps urbain de la ville Montréal, mais il m'était difficile de remarquer ou d'intégrer à ma conscience son patrimoine historique en observant des édifices vétustes et les vieux commerces juifs ou portugais. En marchant sur les trottoirs, le patrimoine historique échappait en quelque sorte à mon regard. Ses traces matérielles étaient camouflées ou bien disparues. Je devais les découvrir par des observations plus poussées, par des entretiens. Je n'ai pas connu le boulevard d'il y a cinq ans. Je ne partage pas les souvenirs des résident.e.s qui y habitent depuis des décennies; je ne suis pas nostalgique. Cependant, dans le prochain chapitre, par une approche que l'on pourrait qualifier de phénoménologique, j'évoque une autre nostalgie, post-moderne, suscitée par les installations éducatives et historiques longeant l'artère et qui mettent en scène son patrimoine urbain disparu. Selon une posture empirique, les analyses suivantes révèlent les intérêts économiques des sociétés de développement par la mise en scène du boulevard passé.



## **Chapitre 4 – L’expérience du boulevard passé. Les intérêts des sociétés de développement**

Le précédent chapitre s’intéressait à la nostalgie moderne inscrite dans les discours de mes enquêtés, critiques de la réalité du boulevard. Je m’intéresse ici à la mise en scène et la promotion du boulevard contemporain à travers un autre matériau d’analyse : les affiches et tapisseries historiques et éducatives longeant les trottoirs du boulevard. À partir du montage d’archives photographiques et d’écrits historiques présentés sur ces installations urbaines, je révèle les intérêts des sociétés de développement du boulevard quant au façonnement de l’identité contemporaine du boulevard, prise entre un passé historique et de rapides transformations urbaines.

Dans la première section du chapitre, je me pencherai sur les écriteaux historiques longeant les trottoirs du boulevard (nommés FRAG, abréviation pour « fragments d’histoire »). Par mon expérience de flâneur sensible, j’évoquerai en quoi ils suscitent une nostalgie que je qualifie de post-moderne et une réflexion sur les transformations du boulevard. La nostalgie post-moderne éclaire l’identité construite et mise en scène du boulevard en plus de mettre en rapport le temps et l’espace dans l’expérience sensible et réflexive des usagers de la *Main*.

Adoptant davantage la posture de sociologue flâneur, j’analyserai ensuite en quoi les FRAG présentent une image polie, magnifiée et esthétique du boulevard, et en quoi ces initiatives de la Société de développement du Boulevard Saint-Laurent (SDBSL) et des Amis du boulevard Saint-Laurent (ABSL) servent la promotion d’un type précis de développement économique. Enfin, je m’intéresserai à une autre installation historique et éducative du boulevard : les tapisseries « La *Main* en histoire(s) » placardées sur les vitrines de locaux vacants. Je révélerai, sous la forme d’un feuilleton sociologique, que la SDBSL a pour objectif principal de camoufler par ces tapisseries la présence de locaux inoccupés et de projeter l’image d’une artère commerciale en santé. La structure des analyses de ce chapitre témoigne bien de ma façon de travailler : débiter par des moments réflexifs (expérience phénoménologique, observations empiriques) sur un objet particulier (ici, les intérêts des sociétés de développement du

boulevard) pour ensuite formuler une analyse de ces « fragments » qui donne un portrait de l'objet étudié.

## **Les affiches « FRAG sur la *Main* »**

Bien que le boulevard ait été désigné en 1996 lieu historique national par le gouvernement du Canada, il était pour moi ardu de pleinement saisir sa réalité historique et sa charge symbolique à partir de mon expérience sensible de la rue au début de mon enquête de terrain. Je n'ai observé aucun monument patrimonial qui aurait pu clairement me renseigner sur le passé historique du boulevard, tel la statue d'un personnage historique. Le paysage du boulevard donne à voir un patrimoine matériel flou et difficile à saisir. Marie-Laure Poulot utilise à juste titre l'expression « patrimoine fuyant » (2017 : 1575). Il est certes possible de reconnaître qu'un immense bâtiment de pierres accueillant aujourd'hui des lofts d'artistes, des appartements ou des locaux de bureau était autrefois une ancienne manufacture, mais cela exige un œil aiguisé, ou pour le moins curieux. Marco, gérant d'un resto-bar chic, ne pense pas « que les jeunes aujourd'hui se promènent sur Saint-Lau pi se disent : « "Wow! Quelle histoire!" » (Marco, gérant de commerce, 18:15) Si le patrimoine est fuyant, c'est sûrement parce qu'il a été effacé par de rapides changements urbains et par l'absence de réglementations soucieuses de conserver les traces historiques. On a qu'à penser à la pharmacie qui a avalé le supermarché Warshaw, comme le salon de thé qui avait refoulé le café sur Kurfürstendamm dans le texte de Kracauer (1964[1939]) évoqué au chapitre précédent. Dans la mesure où le patrimoine bâti du boulevard est effacé ou peu visible, fuyant, il est fort à parier que la SDBSL l'ait mis en scène sous forme d'affiches explicatives, les « FRAG » ou fragments d'histoire. Grâce à elles, le patrimoine invisible devient lisible, au même titre que les discours des résident.es sur le boulevard rendent ses réalités passées accessibles au présent.

## **Expérience et nostalgie post-moderne**

Par les installations FRAG qui ponctuent le parcours des marcheur.euses sur l'artère, il semble exister un autre type de nostalgie que celle moderne ressentie chez les résident.es et



commerçant.es<sup>9</sup> : une nostalgie sans mémoire, qui décrit bien mon expérience. Marie-Laure Poulot, en reprenant la grille des nostalgies de Gervais-Lambony, décrit la nostalgie post-moderne sans toutefois l'inclure dans son analyse. Celle-ci « habite celui qui regrette de n'avoir jamais connu tel lieu avant certains changements et qui le voit aujourd'hui si différent. » (Poulot, 2017 : 4586) Je retrouve sur le boulevard ce type de nostalgie vague et difficile à saisir, qui met en jeu des processus sociaux, mnésiques, réflexifs et sensibles différents de ceux de la nostalgie moderne.

### **Les FRAG**

Les affiches éducatives FRAG ont été installées sur le boulevard de 2004 à 2006 par les associations Les Amis du boulevard Saint-Laurent (ABSL) et l'Action terroriste socialement acceptable (ATSA). L'ATSA est un organisme à but non lucratif fondé à Montréal en 1997 qui « crée, produit et diffuse [...] des œuvres événementielles, transdisciplinaires et relationnelles, motivées par le désir d'interpeller la population envers des causes sociales, environnementales et patrimoniales cruciales et préoccupantes. »<sup>10</sup> L'association ABSL est quant à elle « une association à but non lucratif qui a été fondée en octobre 2003 sous l'initiative de la Société de développement du boulevard Saint-Laurent (SDBSL) afin de renforcer le volet culturel de la mission de cette dernière. »<sup>11</sup> Elle assure donc la promotion culturelle au sein de de la Société de développement du boulevard Saint-Laurent (SDBSL), entre autres par le biais de projets à valeur pédagogique et historique comme les FRAG. La SDBSL est l'instigatrice de ces écriteaux historiques qui longent les trottoirs de l'artère. Cette dernière a été fondée en 2000 pour « veiller au développement économique, culturel et social de l'artère entre la rue Sherbrooke et l'avenue Laurier. »<sup>12</sup> La SDBSL est financée par l'entremise de cotisations de ses 700 commerces membres qui se situent entre la rue Sherbrooke et la rue Laurier. Les FRAG, comme projet de développement de la SDBSL, participent à la mise en scène et à la fabrication d'une image du

---

<sup>9</sup> Voir le chapitre 3.

<sup>10</sup> Site web de l'organisme l'Action terroriste socialement acceptable, consulté le 27 août 2021. Lien : <https://www.atsa.qc.ca/mandat>

<sup>11</sup> Site web de l'association des Amis du boulevard Saint-Laurent, consulté le 27 août 2021. Lien : <http://amisboulevardstlaurent.com/fr/qui-sommes-nous/mission/>

<sup>12</sup> Site web de la Société de développement du boulevard Saint-Laurent, consulté le 27 août 2021. Lien : <https://boulevardstlaurent.com/fr/a-propos/>

boulevard qui sert les intérêts économiques des commerçant.es du boulevard Saint-Laurent. Les principaux éléments que l'on retrouve dans les archives photographiques et descriptifs des FRAG soulignent la présence des communautés immigrantes et culturelles (juive et portugaise), des personnages historiques (Leonard Cohen, Émile Nelligan), ses qualités de pôle industriel (manufactures de vêtements) et ses institutions commerciales (Schreter, Schwartz's). Il y a 32 affiches FRAG sur le boulevard, allant de la rue Saint-Antoine à la rue Mozart. La plupart des affiches sont d'assez petites dimensions, d'un mètre à un mètre et demi de hauteur par cinquante centimètres de largeur. On les découvre généralement sur un mur étroit qui sépare deux commerces.

Par le projet « FRAG sur la *Main* », la SDBSL, raconte le passé du boulevard à qui veut bien les regarder en marchant sur ses trottoirs. Ces affiches historiques et explicatives longent l'artère. Elles s'adressent aux marcheuses et marcheurs curieux.ses, peu pressé.es et aux flâneurs romantiques que sont certains touristes. Les guides touristiques les utilisent lors de leurs parcours. Les FRAG sont des tableaux historiques que l'on découvre surtout par hasard. Ils appartiennent au « patrimoine de l'ordinaire » ou au « patrimoine du quotidien » (Poulot, 2017 : 1398).

Lors de mes promenades sur le boulevard, j'ai remarqué ces montages d'archives photographiques entourés de textes où il est question du passé d'un coin de rue, d'un commerce, d'un établissement ou encore d'un personnage. Toutes ces informations destinées aux passant.es sont liées à un passé symbolique. Ils racontent un boulevard disparu et le mettent en récit. Ils suscitent à première vue une nostalgie moderne, dans la mesure où l'on observe et lit les mémoires du passé. Pourtant, il ne s'agit pas du discours personnel d'un.e résident.e ou d'un.e commerçant.e qui s'attacherait à d'heureux souvenirs d'une époque révolue, mais d'un discours écrit et travaillé qui suppose une conscience historique. La SDBSL peut davantage susciter, par les archives photographiques et textuelles des FRAG, l'expérience d'une nostalgie post-moderne chez ceux et celles qui s'y attardent.

Figure 2. – Affiche « Frag sur la Main »



Une affiche « FRAG sur la Main » qui souligne le passé juif et manufacturier de l'artère, près de la rue Rachel (photo Mathieu Fournier).

En observant les photographies sur les FRAG, j'ai ressenti cette nostalgie post-moderne : je me suis imprégné de la mémoire du boulevard sans en avoir de souvenirs personnels. Lorsque j'en ai remarqué une pour la première fois, je n'ai pu m'empêcher d'en chercher d'autres. C'était plus qu'une simple curiosité : le flâneur-sociologue en moi devait trouver tous les autres panneaux historiques. Il y avait autre chose qui dépassait simplement la fascination. Qui produit ces installations? Quelles fonctions servent-elles? J'ai continué à déambuler sur les trottoirs, en observant et lisant systématiquement les photographies et textes historiques des FRAG que je rencontrais sur mon chemin.

À lire les textes qui décrivent la vie sociale du boulevard et en regardant les images de ces époques passées, il m'a été difficile de ne pas ressentir ce qu'a été le boulevard d'antan, et surtout de le voir aujourd'hui si différent. J'ai éprouvé une certaine empathie, dans la mesure où je me suis mis à la place de ceux et celles qui vivaient à l'époque racontée. Je me suis projeté dans une réalité qui n'est pas la mienne.

Ces montages d'archives historiques suscitent une nostalgie post-moderne qui se traduit entre autres par une curiosité intellectuelle chez le flâneur qui découvre les FRAG comme les artefacts d'une société disparue. Ce flâneur sensible qui me suit comme une ombre a une attitude différente du citoyen des grandes villes, que Simmel disait être blasé et insensible (2018[1903] : 20). Il est doué d'une imagination active, tel un vagabond oisif qui marche lentement dans les lieux publics en cherchant la nouveauté, le dépaysement.

Il y a fort à penser que les FRAG qui ponctuent le parcours des passant.es sont des installations qui participent à faire du boulevard Saint-Laurent un espace aménagé pour la flânerie. Sur les FRAG, on évoque l'atmosphère de la rue, ses personnages centraux et son caractère extraordinaire par l'entremise d'un processus fortement imaginatif. Les flâneurs qui s'y attardent et s'abreuvent de récits littéraires et fascinants se projettent dans le passé du boulevard. Par l'expression d'un passé symbolique, les FRAG entretiennent un imaginaire mythique du boulevard.

En observant les montages photographiques des FRAG, je m'interroge sur les transformations urbaines qu'a connues le boulevard. À y lire les textes et regarder les images, je porte un jugement sur le boulevard d'avant et d'aujourd'hui. Les FRAG ont souvent une

inscription « Vous êtes ici » doublée d'une flèche pour faire correspondre notre position dans l'espace actuel avec celle dans l'image. En un instant, je regarde l'image et ma position dans l'espace : « suis-je exactement à l'endroit indiqué par la flèche? » La passante ou le flâneur curieux se positionnerait pour être exactement à l'endroit indiqué sur la photo. Or, en observant cette correspondance spatiale, le sociologue-flâneur que je suis ressent plutôt l'objectif des FRAG d'induire une réflexion sur la transformation qu'a connue le boulevard Saint-Laurent au fil des décennies. Je note un rapport spatial et temporel intéressant. Les FRAG font correspondre différentes temporalités sur un même espace, alors que cet espace n'est plus le même. Situé précisément à l'endroit indiqué, je visualise les transformations urbaines qu'a connues le boulevard à la même position que le photographe qui a pris la photo quelques décennies plus tôt. Tout est comme si le boulevard Saint-Laurent avait été tenu immobile au fil de ses chapitres. Je ressens pleinement la nostalgie post-moderne. Les FRAG et leurs archives photographiques installées au long du boulevard appellent une certaine empathie : à la lecture des écrits historiques, je m'imprègne d'un temps passé, d'une époque où le boulevard Saint-Laurent était un autre milieu de vie, un espace urbain différent. Ces affiches historiques et imagées ancrent un espace passé dans un espace actuel, et vice versa. Je cherche à comprendre en quoi il a changé et en quoi il est inchangé, tel que se pose l'objectif général de mon projet de recherche.

\*\*\*

À même l'expérience de la rue, les FRAG sont une fenêtre temporelle pour les passant.es qui donne à voir l'histoire des chapitres passés de la biographie du boulevard. La nostalgie post-moderne que j'ai ressentie ne critique pas tant le présent qu'elle veut le questionner. En observant lors d'une promenade sur le boulevard les archives historiques installées au long de ses trottoirs, je procède à une visualisation, un aller-retour entre le présent et le passé qui n'est ni passif ni contemplatif, mais qui implique une réflexion. Devant la réalité historique observée sur ces tableaux, je cherche à m'expliquer la réalité actuelle. Le passé est affiché et explicité (ex. : l'industrie textile dans les années 1930), alors qu'au même moment le présent semble perdre son ordre immanent. Sur l'expérience première et sensible d'une promenade sur le boulevard s'impose, à la lecture de ces affiches historiques, une connaissance seconde et réflexive. J'en comprends que le boulevard actuel trouve un sens par ses chapitres passés. L'histoire est un trait

de personnalité du boulevard dans l'imaginaire collectif. Une caractéristique importante du boulevard Saint-Laurent contemporain est qu'il est d'abord « historique ». Cette histoire est mise de l'avant dans les discours des résident.es et commerçant.es du boulevard, et mise en scène par les FRAG. Selon un passé défini, est construit un récit qui met de l'avant certaines identités historiques. Je me demande alors si le retour historique, évoqué sur les FRAG, est fidèle au passé pluriel et multiple du cœur du boulevard Saint-Laurent.

### **Intérêts des sociétés de développement. Promouvoir un boulevard « propre »**

Si j'ai commencé par décrire mon expérience des FRAG phénoménologiquement par la posture du flâneur sensible, j'adopte dans cette section la posture du sociologue-flâneur, en me penchant sur les motifs des instigateurs de ces installations, en portant une attention particulière à leur manière de rendre compte de l'histoire du boulevard.

Poulot souligne que les FRAG participent au *branding* du boulevard comme forme de patrimonialisation de la rue. Ces tableaux historiques et explicatifs affichent une image de marque fabriquée qui cherche à attirer les investisseurs et à prescrire un récit à ses usagers dans le but de servir les intérêts économiques des établissements marchands de l'artère :

[Les] acteurs de développement économique et commercial [...] affirment eux-mêmes devoir *brander* la rue, c'est-à-dire fabriquer une image de marque capable d'attirer, de leurrer, de distinguer et d'imprégner usagers et consommateurs. Ces initiatives de *branding* utilisent divers moyens d'action – logos, images, slogans et campagnes de publicité – pour mettre en récit l'espace concerné. (Poulot, 2017 : 1736)

La SDBSL raconte des réalités historiques du boulevard sur les FRAG qui mettent en scène un imaginaire fascinant du boulevard d'avant les années 1960. Par la fabrication d'une image propre et intégrée de l'histoire du boulevard, elles servent les intérêts marchands des commerçant.es membres.

Sur la page web de la SDBSL<sup>13</sup>, il est possible d'observer le format numérique de 25 affiches « FRAG sur la *Main* », dont 24 se situent sur la portion qu'on nomme « le cœur du

---

<sup>13</sup> Site web de la Société de développement du boulevard Saint-Laurent, consulté le 27 août 2021. Lien : <https://boulevardsaintlaurent.com/fr/nouvelle/parcours-historique-frag-sur-la-main/>.

boulevard Saint-Laurent ». Bien que ces affiches historiques et éducatives évoquent le visage actuel de l'artère, toutes se rapportent au boulevard d'avant les années 1960. Cela n'est pas anodin : le chapitre suivant dans la biographie du boulevard n'est pas le plus reluisant. L'historien Pierre Anctil décrit dans son livre *Saint-Laurent : la Main de Montréal* (2002) la période qui fait suite à la fermeture des industries textiles au cours des années 1950 comme suit : « Au cours de cette période trouble, la *Main* revêt la couleur d'une zone inoccupée [...]. S'y trouvent des individus à la lisière de la société, indifférents au délabrement ambiant et dont la présence reste peu prisée ailleurs dans la ville. » (2002 : 86) Après des décennies à revendiquer son identité de pôle industriel dans l'économie nationale, le boulevard des années 1970 était en proie à la déchéance. Cette période de désindustrialisation concorde avec le départ des communautés culturelles, à majorité juive, employées par les mêmes industries qui ont quittées : « Ces départs successifs [...] font basculer le quartier au complet dans une marginalité urbaine et de délabrement. » (Anctil, 2002 : 86)

Les retours historiques des FRAG s'arrêtent au boulevard des années 1960-1970, dépeint par Anctil comme une zone urbaine délaissée et inoccupée. Les FRAG et leurs voyages dans le temps ne sont pas neutres. Ce ne sont pas simplement des affiches à valeur éducative et culturelle, dont l'objectif serait de broser un portrait représentatif de l'histoire du boulevard, en mentionnant autant les chapitres lumineux que ceux plus sombres. Par l'entreprise promotionnelle des FRAG, la SDBSL met en scène un imaginaire historique et fascinant du boulevard, celui d'une artère mythique, pôle culturel et commercial de Montréal, habitat chéri d'artistes célèbres. Lorsqu'il s'agit de promouvoir l'image de l'artère, la SDBSL conçoit que certains chapitres de son histoire ne sont pas dignes de mention. En tant qu'opérations de communication, les FRAG font la promotion d'une image de marque, « propre », et leurs recours à des références et savoirs historiques et culturels participent à rendre le boulevard « fascinant ».

Il est dans l'intérêt de la SDBSL et de ses commerces membres que ces affiches historiques ne soient pas exhaustives et qu'une partie de la réalité passée du boulevard ne soit pas mentionnée. Si une affiche FRAG raconte le passé de manufacture de l'édifice Balfour et les artistes comme des compagnies de danse qui s'y sont installés, c'est en interrogeant les

résidant.es du boulevard qui y habitaient au début des années 2000 que l'on comprend que cet édifice abritait alors un milieu criminel qui y faisait ses affaires (Ben, résident designer, 33:44). Le choix d'inclure et d'exclure certains éléments historiques participe à la fabrication de l'imaginaire du boulevard, à sa patrimonialisation. À la lecture des FRAG, je n'ai pas trouvé de mention aux fameux cabarets des années 1940 ni aux thématiques qui font écho au temps que la *Main* avait pour surnom « Le boulevard du crime ». On trouve pourtant dans la culture populaire maintes références au temps où les travailleuses du sexe s'exhibaient sur les trottoirs du boulevard. Les paroles de la chanson grivoise *Les Guidounes* de Gérard « Nono » Deslauriers en fait état (1967) :

« Boulevard Saint-Laurent tu auras pour ton argent,  
Les guidounes, dounes dounes, Oh belles guidounes do-do-dounes.  
[...]  
Elles vont sur la rue tous les jours presque toutes nues,  
Les guidounes, dounes dounes, Oh belles guidounes do-do-dounes. »

La culture populaire et artistique met en scène ce pan de l'histoire du boulevard qui est mis de côté dans les textes à valeur éducative et historique des FRAG<sup>14</sup>, et dont l'objectif est de servir des intérêts marchands. Les principaux éléments historiques racontés sur les FRAG soulignent un passé harmonieux de la *Main*, pertinents à l'imaginaire désirée pour attirer les investisseurs, les usagères et les touristes. Le passé du boulevard est généralement dépeint par une image propre, son côté sale étant balayé sous le tapis. Sans détour, la SDBL affirme travailler à embellir le boulevard et à le rendre « propre » :

---

<sup>14</sup> La pièce de théâtre et tragédie *Sainte-Carmen de la Main* (1976) écrite par Michel Tremblay raconte l'histoire de Carmen, une chanteuse de cabaret qui chante les misères et malheurs des laissés-pour-compte de l'artère. Les clochards, travesties et prostitués de la *Main*, soutenus par Carmen, espèrent une vie meilleure, mais tomberont aux mains de vilains personnages puissants qui incarnent l'argent, la corruption et le mépris du peuple. Également, il y a le documentaire *Adultes sans réserve ...* réalisé par Jack Zolov et Marc Beaudet qui met en scène le boulevard Saint-Laurent de 1962. Les réalisateurs filment le spectacle d'une effeuilleuse (professionnelle du strip-tease) à l'intérieur d'un cabaret et ils interrogent un ancien détenu qui est devenu sans-abri. Ce dernier raconte entre autres comment il parvenait alors à trouver 60 cents sur le boulevard afin de dormir le soir dans un refuge. L'homme sans-abri évoque également le problème des « robineux » (ceux qui boivent de la robine – alcool clandestin impropre à la consommation) qui vivent sur ses trottoirs et dorment sur les bancs de parc. Une citation du narrateur exprime bien le milieu criminel et hors-norme que l'on y retrouve à l'époque : « Et c'est à peine si au soleil, on peut deviner que cette rue est le repère des hommes de main, des déclassés de toute sorte, qui ont choisi la hiérarchie exigeante du vice. » (Zolov et Beaudet, 3: 11)



L'attrait d'une artère passe aussi par son aspect. La SDBSL travaille de concert avec la municipalité pour assurer un entretien et un embellissement accru du territoire. Nous aimons tous un environnement agréable, vert et propre. C'est pourquoi nous mettons sur pieds divers programmes et projets visant à assurer l'entretien, l'embellissement et la sécurité de celui-ci. (boulevardsaintlaurent.com, 2021)

Développer une artère commerciale en mettant en valeur une certaine image de son histoire n'est pas en soi condamnable et s'insère clairement dans ses objectifs de développement culturel – ici, sous la forme d'un projet à valeur éducative. Cependant, il apparaît également que la sélection des récits historiques sert les intérêts marchands de ses commerces membres par la présentation d'un portrait poli et soigné. Par cet exemple, on comprend que les pratiques de visualisation inscrites à même l'expérience sensible de la rue, servent à forger des associations et à prescrire un narratif particulier sur un milieu urbain (Dibazar et Naeff, 2019 : 23). J'ai pu révéler que les FRAG de la SDBSL ne sont pas qu'une simple entreprise promotionnelle et éducative : leurs recours à des références des sciences historiques et culturelles, par des archives photographiques et des textes explicatifs, construisent le boulevard comme un espace de flânerie en suscitant une nostalgie post-moderne chez les passant.es qui s'y attardent, et fabriquent un imaginaire propre, harmonieux et fascinant de l'histoire du boulevard (contribuant aux intérêts marchands des commerces membres de la SDBSL).

## **Les tapisseries « La Main en histoire(s) »**

Dans la section qui suit, je présente un feuillet sociologique. À partir d'une observation sur le boulevard, je questionne l'objectif de la SDBSL de promouvoir un type précis de développement économique sur l'artère.

### **« Couvrez ce [vide] que je ne saurais voir »**

« Cet espace spécifique qu'est la vitrine, ni intérieur ni extérieur, ni privé ni tout à fait public, qui est déjà la rue tout en maintenant derrière la transparence du verre le statut opaque et la distance de la marchandise, cet espace spécifique est aussi le lieu d'une relation sociale spécifique. »  
— (Jean Baudrillard, 1970 : 264)

Lors d'une de mes promenades sur le boulevard, j'ai été surpris par une tapisserie qui faisait la grandeur des vitrines d'un commerce. Elle est titrée : « *La Main en histoire(s)*. » On y dépeint un pan du passé du boulevard par des personnages et bâtiments historiques à la manière des FRAG installés plus de 15 ans auparavant. L'affichage de ces tapisseries est cependant différent de celui des FRAG : la typographie est, avec des couleurs et de grandes images d'archives, tape-à-l'œil. Contrairement aux FRAG, ce ne sont pas des tableaux d'un mètre de hauteur et cinquante centimètres de largeur sur un mur étroit entre deux commerces, telle la page déchirée d'un livre d'histoire. Ces nouvelles affiches sont clairement lisibles : nul besoin de s'approcher ou de plisser les yeux pour en apprécier les détails. Ce sont de réelles tapisseries qui couvrent des façades de commerces. En les regardant de près, je distingue les lignes verticales créées par la superposition des rouleaux de papier peint. Les tapisseries « *La Main en histoire(s)* » sont imprimées de façon à utiliser exactement tout l'espace occupé par les vitrines du commerce. Leurs lieux d'affichage n'ont visiblement pas été laissés au hasard. Je note un travail de graphisme important derrière leur installation. Pourquoi camoufler l'intérieur d'une boutique? En fait, je remarque que ce n'est plus un commerce. Il s'agit d'un local commercial vacant. Une affiche « À louer » en rouge et blanc avec un numéro de téléphone est suspendue juste au-dessus de la porte. J'en déduis que l'on cache la vitrine de locaux inoccupés par les images d'un boulevard disparu. Après m'être arrêté à contempler ces nouveaux tableaux historiques, je reprends ma promenade et ressens soudainement un malaise. Il y a quelque chose qui m'intrigue dans ces tapisseries sans que je ne puisse encore l'expliquer.

\*\*\*

En tout, j'ai compté huit tapisseries « *La Main en histoire(s)* » sur les vitrines de six locaux vacants de la portion allant de la rue Sherbrooke à l'avenue Mont-Royal. Après quelques recherches, j'ai compris qu'il s'agit d'un projet de collaboration entre la SDBSL et son organisme à vocation culturelle Les Amis du boulevard Saint-Laurent (ABSL). La page Facebook de l'ABSL souligne que le projet vise à célébrer « l'histoire de la "Main", cet axe emblématique du développement urbain, social, culturel, économique, politique de Montréal et creuset de sa diversité. »<sup>15</sup> L'installation des premières tapisseries a commencé le 28 octobre 2020 et s'est

---

<sup>15</sup> Publication du 3 novembre 2020, consulté le 27 août 2021. Lien : <https://www.facebook.com/AmisBoulStLaurent>

complétée au mois de novembre 2020. Il s'agit d'une version plus colorée et grand format des FRAG présents le long du boulevard. Elles reconduisent les mêmes dynamiques dans l'expérience sensible des usager.ères. Par l'expression d'un passé symbolique, ces tapisseries suscitent une nostalgie post-moderne et entretiennent un imaginaire mythique et fascinant du boulevard qui sert les objectifs économiques du développement commercial de l'artère. Justement, la photographie 3, représentant une tapisserie « La *Main* en histoire(s) », souligne l'histoire de « Baxter Block », un édifice déjà évoqué par une FRAG tout près, au nord de la rue Prince-Arthur. Le projet des tapisseries est en tout point similaire à celui des FRAG. Pour autant, et à la différence des FRAG affichés sur de petits espaces séparant les commerces, ces grandes tapisseries soutiennent l'objectif explicite de masquer la visibilité des locaux vacants.

\*\*\*

Un local vide immobilise avec lui l'espace qu'il occupe depuis le temps où il est devenu inoccupé. En longeant l'artère, les passant.es regardent les vitrines de boutiques et de magasins. Ils et elles s'arrêtent faire du lèche-vitrine et tombent sur cet établissement dont l'intérieur donne à voir les vestiges poussiéreux d'un local qui peine à trouver locataire. Un vite coup d'œil et les passant.es poursuivent leur route. Dans une logique marchande où prime l'immédiateté, la vitrine – au même titre que l'enseigne – doit présenter en un éclair le type de produits qui y est vendu. La vitrine est une publicité dont bénéficient les commerces qui ont pignon sur rue ou qui se situent dans l'allée d'un centre commercial. Pour autant, la vitrine d'un commerce ne symbolise pas simplement qu'un rapport entre objets et individus, mais un rapport entre individus et individus, où s'accorde une lecture partagée des significations rattachées à un même objet (Baudrillard, 1970 : 265). En tournant la tête pour observer la vitrine d'une boutique, les regards adhèrent à une définition commune de la valeur des biens et des produits. La vitrine est le lieu d'une « opération-consensus » (Baudrillard, 1970 : 265) de communication où la réflexion de tous et chacun reposent sur les mêmes signifiants.

Qu'en est-il lorsqu'une vitrine donne à voir l'absence de produit? La vitrine d'un local vacant est une vitrine comme celles des autres boutiques, mais celle-ci révèle un vide. Pour les usager.ères, les associations de développement et les résident.es du boulevard, la vitrine d'un local inoccupé s'inscrit dans des significations économiques et urbaines comprises par tous. Cette

vitrine affiche moins le vide d'un établissement que celui de la situation commerciale du boulevard. À force de croiser ces locaux déchus, les passant.es pourraient croire que la santé commerciale du boulevard est en piètre état. Ces locaux vacants participent à la fabrication d'une atmosphère perceptible à même l'expérience sensible de la rue d'un futur inquiétant pour l'artère. Le vide manifeste d'un local inoccupé, bien qu'il n'affiche « rien », est la représentation incarnée d'un boulevard en train de dépérir. En un regard, les passant.es saisissent un même référent. Je commence à comprendre la source de mon malaise.

\*\*\*

Les associations de développement ont organisé, planifié et créé ce projet, une installation, qui met en récit l'histoire du boulevard, comme ils l'avaient déjà fait avec les FRAG. Pourtant, la deuxième version diffère en ce qu'elle a pour but premier d'invisibiliser des locaux vacants. Les locaux choisis sont inoccupés depuis longtemps et ne semblent pas prêts à accueillir une entreprise d'ici peu. Les espaces commerciaux inutilisés sont en décrépitude depuis des années. Ils présentent un boulevard que l'on regarde avec dédain et projettent une image qui n'est souhaitée ni pour les associations de développement, ni pour les investisseurs, ni pour les résident.es. Si les tapisseries à valeur éducative et historique des associations de développement participent à fabriquer une image de marque du boulevard, elles cachent aussi quelque chose.

À même la vitrine de locaux inoccupés, représentants tangibles et visibles d'un dépérissement commercial, sont tapissées des affiches qui voilent l'intérieur et qui évoquent de manière esthétique un boulevard disparu. « Mettre en scène » prend alors tout son sens. Si la réalité contemporaine ne convient pas, aussi bien la vernir d'un romantisme passé. C'est là l'expression d'une nostalgie qui fait du regret mélancolique un baume apaisant sur un présent disgracieux. La célèbre citation du personnage Tartuffe de Molières – « Couvrez ce sein que je ne saurais voir » (Molières, 1669 : Acte III, scène II) se moquant de l'hypocrisie d'un soi-disant dévot, convient bien à la stratégie paradoxale des associations de développement du boulevard : « Couvrez ce [vide] que je ne saurais voir » semble être le mantra choisi. La SDBSL y fait correspondre ce qui lui semble être une solution pragmatique pour s'attaquer aux enjeux immobiliers qui minent la réalité commerciale de l'artère. Par cette entreprise de publicité, la SDBSL participe à la fabrication de l'identité du boulevard comme étant immaculée, propre, et

attirante pour d'éventuels commerçants désirant participer à un marché « viable » financièrement. L'ABSL, organisme à vocation culturelle de la SDBSL, souligne cet objectif dans une publication sur leur page Facebook : « Une des vitrines dont nous étions les plus fiers est aujourd'hui rendue à sa fonction première : un nouveau commerce sera inauguré demain. Mission accomplie! »<sup>16</sup> Le commerce nouvellement inauguré, installé dans un local auparavant vacant dont les vitrines affichaient une tapisserie de la série « La *Main* en histoire(s) », est une franchise d'une entreprise de lunetterie qui possède 42 points de vente au Québec. L'entreprise qui avait auparavant pignon sur rue à cette adresse était une banque portugaise. Sur son enseigne était inscrit « Açores », lieu d'origine de la majorité des membres de la communauté portugaise installée sur le cœur du boulevard Saint-Laurent il y a plus d'un demi-siècle. Pour la SDBSL et son organisme culturel, l'apparition intermittente de leur tapisserie promotionnelle « La *Main* en histoire(s) », entre le départ d'une institution financière portugaise et l'arrivée d'un commerce franchisé, est synonyme de « mission accomplie ». J'observe que leur entreprise de tapisseries historiques, en camouflant un local inoccupé – représentant du vide commercial du boulevard – témoigne du besoin pressant d'occuper les locaux commerciaux de l'artère.

\*\*\*

Sans surprise, l'objectif de la SDBSL est de promouvoir le développement économique, social et culturel de l'artère. La SDBL souligne entre autres avoir pour objectif d'embellir la rue et de la rendre propre<sup>17</sup>. Ses tapisseries donnent à voir l'effort louable de promouvoir la culture et l'histoire du boulevard. En voilant des locaux inoccupés, elle atteste aussi de l'objectif de promouvoir un type précis de développement économique. Sous un camouflage assumé et une lecture idéalisée du boulevard apparaît un développement qui préfère la propreté à la saleté, le beau à l'abject, l'ordre au désordre. Les tapisseries sont plus qu'une simple entreprise pédagogique, elles mettent de l'avant un jugement esthétique en instituant un boulevard « sale » qu'elle invisibilise.

« L'*artère* est en santé », affirme le rapport médical de la SDBSL. Cependant, parmi les locaux commerciaux sur Saint-Laurent, certains souffrent d'un mal chronique et peinent à guérir. Le traitement préconisé agit sur les symptômes et donne l'impression que le problème est résolu.

---

<sup>16</sup> Publication du 4 juillet 2021, consultée le 27 août 2021. Lien : [www.facebook.com/AmisBoulStLaurent](https://www.facebook.com/AmisBoulStLaurent)

<sup>17</sup> Voir chapitre 3.

Du trottoir, on ne voit plus le vide créé par un local inoccupé dans le paysage commercial. Pour autant, dans l'ombre des pansements géants placardés sur ces vitrines continue de s'accumuler la poussière sur le plancher.

Figure 3. – Tapisserie « La Main en histoire(s) »



Une tapisserie « La Main en histoire(s) » qui souligne l'histoire des édifices Préfontaine et Baxter Block, près de la rue des Pins. En bas et à droite de la photo, se trouve une affiche FRAG (photo Mathieu Fournier).

## Conclusion. La nostalgie post-moderne et les intérêts des sociétés de développement

Poulot évoque que les FRAG soutiennent une patrimonialisation immatérielle du boulevard et participent à fabriquer une image de marque pour attirer les investisseurs tout comme les usagers (2017 : 1736). Si ses analyses me semblent justes, j'apporte une lecture différente de ces tableaux : ces derniers s'adressent aussi aux flâneurs du boulevard (dont ma personne) et suscitent une nostalgie post-moderne qui sous-tend une réflexion sur le devenir des transformations du boulevard. Alors que la nostalgie moderne observée dans les discours des résident.es et commerçant.es est plutôt personnelle, émotive et critique (chapitre 3), la nostalgie post-moderne suscitée par les FRAG apparaît ici comme étant impersonnelle.

Les visualisations induites par les FRAG sont aussi investies d'intérêts économiques. Par un processus imaginatif, elles dirigent l'interlocuteur.trice vers la représentation d'une certaine réalité historique; une image polie, magnifiée et esthétique du passé du boulevard. En surface, on observe le projet FRAG comme une création de la SDBSL qui se manifeste sous la forme de petits écriteaux longeant les trottoirs du boulevard où s'observe le montage harmonieux d'archives et de descriptions, produits par le travail d'historiens comme Pierre Anctil et Bernard Vallée<sup>18</sup>. Pourtant, je révèle une entreprise de publicité qui prescrit une visualisation particulière à ceux et celles qui s'arrêteront pour les observer. On y discerne par l'entremise de références historiques et culturelles une représentation fascinante du passé du boulevard qui met en scène, camoufle ou intensifie certaines dimensions de la vie urbaine. Les flâneurs s'y arrêtent pour assouvir leur curiosité et développent une réflexion qui met en rapport présent et passé, exclusion et inclusion.

Les tapisseries « La *Main* en histoire(s) » reconduisent les mêmes dynamiques promotionnelles et expérientielles des affiches « FRAG sur la *Main* ». La différence réside dans le camouflage intentionnel des locaux inoccupés, représentants d'un vide commercial, et manifestations de l'objectif explicite de la SDBSL d'attirer des entreprises. Je dévoile une tension intéressante dans la mission des tapisseries : d'un côté, la SDBSL met en scène le passé culturel

---

<sup>18</sup> Ces historiens ont participé à la rédaction des textes historiques des affiches « FRAG sur la *Main* » et les tapisseries « La *Main* en histoire(s) ».



du boulevard en recourant aux savoirs des sciences historiques ; de l'autre, elle se réjouit que cette installation ait permis l'arrivée d'un commerce franchisé dans un local qui abritait auparavant un commerce culturel.

Dans ce chapitre, j'ai démystifié comment les campagnes marketing des associations de développement, par les références historiques et culturelles de leurs projets « FRAG sur la Main » et « La *Main* en histoire(s) », construisent une image fascinante du boulevard Saint-Laurent qui n'est pas sans rappeler les descriptions mystifiantes relevées dans les récits historiques et populaires<sup>19</sup>. Dans le chapitre suivant, je poursuis cette entreprise de démystification à partir d'un mot souvent employé chez mes enquêté.es, « effervescence ». Je délaisse l'expérience phénoménologique pour formuler des analyses plus empiriques par le biais de matériaux concrets.

---

<sup>19</sup> Voir le chapitre 1.



## Chapitre 5. « Effervescence(s) » du boulevard

Lors des entretiens, un mot revenait souvent chez mes informateur.trices : « effervescence ». Dans son sens commun, « effervescence » signifie foisonnement, bouillonnement, agitation, frénésie. Ici, le mot est utilisé comme qualificatif pour décrire la vie sociale que l'on retrouvait [« jadis »] sur le boulevard. Mes informateur.trices l'utilisent pour évoquer une intensité, une concentration d'activités ou un milieu de vie. Selon la personne interviewée, l'« effervescence » peut se rapporter à différentes conceptions du boulevard. Ces dernières réfèrent au passé ou au présent. Il s'agit d'un qualificatif apposé à la vie sociale, dont le sens prend une forme particulière selon les intérêts des acteur.trices du boulevard et la génération à laquelle ils et elles appartiennent.

En menant des entretiens auprès d'habitant.es du boulevard, Marie-Laure Poulot montre que ces dernier.nières insistent souvent sur la « difficulté de définir l'atmosphère de la *Main* et d'expliquer son "attrait naturel" : les termes vitalité, effervescence, monde en soi reviennent souvent pour décrire ce lieu de "toutes les opportunités". » (2017 : 1553) Selon mes informateur.trices, « effervescence » signifie une concentration d'une communauté artistique et d'un environnement festif, renvoyant à l'industrie des bars et clubs, au *nightlife*. Ces deux éléments se recoupent sur plusieurs points : les artistes sont réputé.es pour apprécier la vie de nuit, et les bars et clubs mettent au premier plan des activités artistiques comme la danse et la musique. Les activités artistiques et festives deviennent liées au sens du mot « effervescence » lorsque mes enquêté.es racontent la vie sociale de la *Main* de la fin des années 1990 aux années 2000. Ben, 40 ans, designer et résident depuis plus de 20 ans sur l'artère en donne un aperçu :

Il avait tout le temps des fêtes où ce que la classe artistique de Montréal se rejoignait, et dans ses gens-là y'avait des avocats, toute sorte de monde, y'avait des collectionneurs. C'était toujours le fun, c'était toujours intéressant. On pourrait imaginer une époque qu'on lit dans les livres des années... je ne sais pas quoi, 1800!? à Paris. Y'avait des groupes d'artistes qui se réunissaient, mais c'était un peu ça qui se passait dans le loft ici à petite échelle. Y'avait Mitsou, y'avait les artistes de l'époque connus se retrouvait dans ces événements-là. Avec Guy Laliberté c'était encore pire, les party qu'on faisait avec Guy c'était rendu... (Ben, résident designer, 20:00)

Ben compare le début des années 2000 aux boulevards parisiens du milieu du XIX<sup>ème</sup> siècle où se rencontraient les personnalités connues du domaine artistique. Il raconte une vie sociale animée qui renvoie à une concentration d'artistes et à leurs fêtes régulières. Il décrit un milieu de vie artistique et festif, un pôle dans la vie urbaine et nocturne à l'époque :

Le boulevard à cette époque-là y'avait une effervescence. Y'avait toute les clubs coin Prince-Arthur. Ça c'était *bus line party* tout le temps. Y'avait toutes les places : les places de mafieux, de motards, de toute ce que tu veux mélangé là-dedans, y'avait de toute, tsé. Pi c'était le *spot to be* un peu comme Crescent l'a déjà été aussi. (Ben résident designer, 32:24)

Le boulevard était alors un lieu de rendez-vous pour les fêtards la nuit. C'était selon Ben les années folles de la *Main*, évoquées par la formule le *spot to be*, qui renvoie à une centralité dans la vie sociale urbaine de Montréal. On peut peut-être aussi penser que c'était les années folles de Ben, plus jeune et débutant une carrière artistique. Ben souligne que se regroupait sur cette portion du boulevard à l'époque des clubs et bars de toutes sortes, appartenant parfois à des organisations criminelles. Il est intéressant de remarquer que mon informateur en parle exclusivement au passé. Bien qu'on trouve toujours aujourd'hui une concentration de bars et de clubs dans cette portion du boulevard, elle ne serait plus aussi animée qu'auparavant. Ben s'attarde davantage à me décrire l'atmosphère festive et le monde artistique qui s'y trouvaient qu'à dénoncer la monotonie du boulevard actuel. Le temps de verbe utilisé laisse penser que ce type d'effervescence appartient à un chapitre révolu. Une autre résidente ayant vécu sur le boulevard entre 1996 et 1999, avant d'y revenir habiter en 2014, souligne cette même agitation festive et artistique qu'abritait autrefois la *Main* :

Pi ici je retrouvais un peu cette effervescence de mes souvenirs que j'avais durant les années 90, oui c'est vrai que c'était un *nightlife* mais ce n'était pas juste *nightlife*, tu pouvais sortir, manger, baiser, écouter un film, dans la même rue. Pi là, y'ont des supers beaux café qui sont tout propres avec des beaux grands vitrages, mais y'à zéro convivialité. [De manière sarcastique] Moi j'trouve que c'est des beaux lieux propres genre ça fait des belles photos sur Instagram et les autres réseaux sociaux de ce monde. (Isabelle, résidente, 7:50)

Isabelle souligne que le boulevard est aujourd'hui « trop propre » (11:40). Elle dénonce un « manque de convivialité » (8:30) – « je trouve le monde froid » (8:30) – sans toutefois attribuer

une ou des causes aux changements qu'elle perçoit. Depuis ce temps, elle a vieilli, peut-être qu'elle ne se retrouve plus dans les mêmes endroits et même types de bar qu'elle avait pour habitude de fréquenter et auxquels elle attribuait une certaine convivialité.

Isabelle associe l'effervescence à ses souvenirs des années 1990, à un *nightlife* mais également à une concentration d'activités et de services dans la vie quotidienne. Cependant, sa nostalgie dénonce aussi un boulevard transformé, à savoir une artère plus propre qu'auparavant : « J'aimais plus le côté sale, pas sale genre parce que toute traîne à terre, mais un peu *rough tsé*, que tu pouvais justement passer d'un bar punk, à un bar super *lounge*. » (11:40) Maintenant, le boulevard se serait uniformisé et l'on retrouverait plus de beaux commerces chics que de bars abordables accueillant une clientèle artistique. Les bars punk auraient fait place à de beaux cafés. Sans l'explicitier, Isabelle évoque un embourgeoisement qui aurait miné l'« effervescence » des activités du *nightlife*. Le propos d'Isabelle s'insère dans les discours qui soulignent que le boulevard est en train de dépérir. Ce dépérissement, qui est rattaché à la transformation du boulevard au cours des deux dernières décennies, serait lié au départ de communautés culturelles, à la fermeture de commerces dits authentiques et, ici plus précisément, à la disparition de l'atmosphère vibrante de la rue et de sa qualité de pôle festif dans Montréal. Le mot « effervescence », lorsqu'utilisé pour parler du passé, laisse entendre que le boulevard d'aujourd'hui est moins vivant et animé qu'il l'a déjà été. Le boulevard ne serait plus ce lieu de rendez-vous des artistes et des fêtards. Il serait devenu l'espace d'autres populations, de classes plus aisées, moins populaires, avec des commerces plus chics, plus « propres ».

## **Une « effervescence » contemporaine**

Il y aurait une autre « effervescence ». Celle-ci ferait partie du portrait actuel du boulevard. Elle répond à la définition évoquée par Ben et Isabelle, mais est utilisée par des acteur.trices différents pour décrire un boulevard nouveau. Du moins, elle sert plus à décrire le renouveau d'une vie animée. Elle serait un des résultats des transformations récentes de l'artère, évoquant de nouveaux types de commerce et population.

Le résident Paul, qui a 55 ans et est conseiller en relations industrielles et internationales, rapporte les mêmes changements que les résidents Ben et Isabelle quant au caractère animé de

la vie sociale du boulevard (surtout cadrée au *nightlife*). Pour lui, il s'agit cependant d'une transformation positive : « Je dirais qu'à cette époque [années 1990] tout ce qui est bar, club, était très vibrant le soir, ce qui l'est beaucoup moins aujourd'hui. Ce qui dans le fond n'est pas nécessairement une mauvaise chose aussi. Ce n'était pas quelque chose que je fréquentais vraiment, sauf à quelques occasions. » (Paul, résident, 14:45) Paul n'est ni un fêtard ni un artiste. Il voit d'un bon œil le départ des bars et de leur atmosphère vibrante. Il laisse entendre que « ce [changement] n'est pas nécessairement une mauvaise chose ». Conscient qu'un *nightlife* vibrant est souvent synonyme d'une vie urbaine animée et que bon nombre de résident.es sont nostalgiques de cette époque, il précise ses propos : « Ce que je trouve qui s'est grandement amélioré sur Saint-Laurent, et c'est quelque chose qui m'est cher et qui est important pour moi, c'est que la rue est beaucoup plus propre. Bon à l'époque y'avait des bars à tous les coins de rue, j'trouvais que la rue était sale. » (Paul, résident, 25:05)

La résidente Isabelle préfère les bars punk et n'aime pas les nouveaux commerces beaux et propres. Paul préfère quant à lui les cafés chics, où il peut travailler et où l'on s'est rencontré pour l'entretien. Il est d'accord que le *nightlife* du boulevard n'est plus celui d'autrefois, qu'il est moins animé, moins « vibrant » comme il l'affirme.

Max a 29 ans. Il est propriétaire d'un « beau » (au sens d'Isabelle) resto-bar chic sur le boulevard ouvert depuis 2017. Il a lui-même vécu sur le boulevard durant son enfance. Max utilise quant à lui le mot « effervescence » pour qualifier la réalité du boulevard d'aujourd'hui. Ce dernier se caractériserait par une vie sociale active, contrairement à la monotonie et froideur décrite par les autres informateur.trices :

Il y a un renouveau là. [...] Il y a du renouveau mais ben *trash* dans le coin des clubs plus bas [près de Prince-Arthur]. J'trouve que la vente de trottoir... tu sais on niaisait la vente de trottoir, que c'était ringard, tu venais manger du Chow Mein et t'acheter des bas. Là, depuis MURAL [festival artistique] ... MURAL à vraiment donner une belle *shot* pi des belles lettres de noblesse à la rue Saint-Laurent. C'est cool [...] y'a une belle effervescence à laquelle je pense que [mon resto-bar chic] et [un autre resto-bar chic] s'alignent et contribuent. (Max, commerçant, 12:27)

Pour Max, les évènements commerciaux et culturels qui se produisaient sur la rue étaient de mauvais goût et dépassés en plus de s'adresser à une clientèle qui n'est plus sur le boulevard. L'arrivée du festival artistique MURAL dynamise la vie sociale et amène une clientèle qui est selon

lui plus jeune et friande d'art. Max souligne que son resto-bar, et un autre du même type ouvert depuis 2013, participent à cette effervescence et à un renouveau sur la rue. Le mot « effervescence » fait ici référence à une vitalité artistique et sociale attribuée au festival MURAL et ses œuvres longeant la rue plutôt qu'un regroupement d'une classe artistique qui se donnerait rendez-vous sur le boulevard. Il y a fort à parier que ce serait une autre génération qui s'y donne rendez-vous et qui participe à cette autre définition de l'« effervescence » de la vie sociale du boulevard Saint-Laurent. La *Main* n'est plus le lieu de rendez-vous d'une classe artistique et populaire, mais plutôt un lieu à qualité artistique attirant des populations diversifiées appréciant l'art sous ses multiples formes.

Marco est au début de la trentaine et est gérant de l'autre resto-bar chic nommé par Max. Tout comme le pharmacien propriétaire interviewé, il affirme que c'est durant le festival MURAL qu'il fait ses meilleures ventes et que l'évènement anime l'atmosphère du boulevard, soulignant par ailleurs que les dates de MURAL concordent avec le Grand Prix. Il est intéressant que Max, propriétaire d'un resto-bar chic, lie son commerce et un autre du même type à ce renouveau du boulevard, à cette « belle effervescence », comprise comme une vie animée par des festivals et ses activités artistiques. Il y aurait aujourd'hui sur le boulevard une nouvelle scène gastronomique avec une offre plus dispendieuse qui attire des populations aisées et plus jeunes (il en sera question au chapitre 6). Il est dans l'intérêt de Max, étant plus jeune que les informateur.trices qui associaient l'« effervescence » du boulevard à un passé, et en tant qu'entrepreneur d'un nouveau commerce sur l'artère, de lier son commerce à un renouveau social et économique du boulevard.

\*\*\*

L'« effervescence » évoque une nostalgie chez certain.es résident.es d'une atmosphère animée et d'un milieu artistique et festif disparus, comme de classes populaires, artistiques et criminelles qu'on ne retrouve plus. Il s'agit d'un mot utilisé pour décrire la vie sociale de la *Main* d'il y a 20 ans et pour critiquer la monotonie d'aujourd'hui. Pour autant, d'autres résidents – comme Serge – apprécient le calme relatif de la rue depuis l'époque où les bars s'y trouvaient à chaque coin. Les nouveaux resto-bars chics et les activités artistiques du festival MURAL plaisent aux commerçant.es comme Max et Marco, plus jeunes. On note un contraste étonnant avec les

commentaires d'Isabelle qui attribuait aux nouveaux commerces propres et soignés le manque de convivialité, lié à une absence d'« effervescence ». Ce terme est utilisé de manière positive, qu'il se rapporte à décrire le passé ou le présent. Il renvoie à des manières différenciées de comprendre l'évolution récente du boulevard selon la génération à laquelle appartient l'enquêté.e.

Il aurait donc plusieurs « effervescences » apposées à la vie sociale du boulevard, renvoyant à un rapport temporel, critique et esthétique (propre/sale). Je perçois que ces représentations, bien que soulignant des époques et des réalités différenciées, désignent conjointement une transformation urbaine qui n'est pas sans rappeler un embourgeoisement. Dans le chapitre suivant, je poursuis cette piste de recherche par le biais du concept de gentrification. Par des feuillets sociologiques, je prends pour matériaux l'aménagement intérieur d'un restaurant et le discours d'un résident qui souhaite ouvrir sa propre entreprise sur l'artère. Je n'enquête plus le passé, la nostalgie et ses souvenirs; j'arrive au présent, au chapitre contemporain du boulevard.



## **Chapitre 6 – Le chapitre contemporain. Les dimensions de la gentrification**

Dans ce chapitre, je m'intéresse à un terme employé autant par des chercheur.es que mes informateur.trices pour définir la réalité actuelle du boulevard Saint-Laurent : la gentrification. Il s'agit d'un concept phare pour décrire les transformations de milieux urbains. Mon objectif est d'analyser les formes et manifestations de la gentrification du boulevard sans reconduire explicitement les analyses classiques des cercles universitaires, celles des chercheur.es qui s'intéressent au boulevard, ou encore les discours de mes informateur.trices. Si je m'intéresse à un concept utilisé à la fois dans la recherche sur les transformations urbaines et dans les discours de mes enquêté.es, je compte ici analyser le phénomène par ses formes implicites et critiques, afin d'en arriver à une définition qui me permettrait de mieux saisir la transformation urbaine du boulevard contemporain.

Je débiterai ce chapitre en survolant les différentes définitions attribuées à la gentrification du boulevard : la définition de la géographe Marie-Laure Poulot et celles évoquées par les résident.es et les commerçant.es de la portion du « cœur du boulevard ». L'ensemble de ces conceptualisations donneront à voir une représentation limitée des transformations urbaines du boulevard. Par des feuillets sociologiques, je prendrai deux exemples empiriques qui portent sur deux institutions du boulevard contemporain (le restaurant Schwartz's et le Cinéma L'Amour). À partir de ces exemples, je définirai trois dimensions de la gentrification que je lierai aux thèmes des chapitres précédents (la nostalgie moderne et postmoderne, le développement commercial de l'artère, l'idée d'un boulevard en déclin partagée chez mes enquêté.es). Ensemble, elles donneront à voir un portrait plus complexe et nuancé des transformations urbaines du chapitre contemporain. Ma façon de travailler est la même que pour les chapitres précédents : je structure mes analyses à partir d'exemples concrets, de moments réflexifs qui se fondent sur des matériaux empiriques.

Les excursus de ce chapitre dévoileront certaines manifestations implicites de la gentrification du boulevard et me permettront à la fin du chapitre d'en construire une définition différente de celles des acteur.trices du boulevard.

## Définitions multiples de la gentrification

La notion de gentrification a d'abord été utilisée par la sociologue Ruth Glass dans son ouvrage *London : Aspects of Change* (1964) pour évoquer « les transformations de quartiers populaires dues à l'arrivée de catégories sociales plus favorisées qui réhabilitent certains logements et importent des modes de vie et de consommation différents. » (Glass, cité dans Lehman-Frisch, 2018 : 128) La notion de gentrification permet de souligner les dimensions économiques, sociales et culturelles présentes dans la transformation d'un espace urbain au fil du temps. Ces changements sont souvent synonymes de réhabilitation ou d'embourgeoisement d'un espace particulier : une rue, un quartier ou une ville. Ils impliquent un mouvement de populations appartenant à des classes sociales différentes sur un même espace. Ce concept peut porter aujourd'hui une charge négative. Chez les résident.es du boulevard, nommer la gentrification revient souvent à critiquer ses effets néfastes, comme le départ de commerces culturels dû à l'augmentation des loyers des locaux commerciaux. Le terme gentrification peut alors faire référence aux propriétaires qui augmentent le prix de leurs logements résidentiels et qui évincent de manière plus ou moins légitime leurs locataires, ou l'installation de commerces luxueux qui attirent des populations plus fortunées que celles présentes<sup>20</sup>. Un quartier autrefois populaire et multiculturel pourrait alors devenir le lieu de commerces luxueux et de populations aisées et homogènes. Il est fort possible que le terme gentrification, entendu comme critique sociale et militante, soit synonyme de nostalgie chez certain.es résident.es du boulevard.

Penchons-nous sur les différentes utilisations du terme gentrification dans les travaux de la géographe Marie-Laure Poulot et de mes informateur.trices lorsqu'ils et elles qualifient la réalité contemporaine de l'artère.

\*\*\*

Poulot souligne que « le processus de gentrification commerciale est bien présent le long du boulevard, c'est-à-dire une transformation de la structure commerciale d'un quartier, qui s'articule autour de restaurants et de magasins alimentaires spécialisés, de boutiques de mode,

---

<sup>20</sup> Dans la vie quotidienne, les manifestations de la gentrification peuvent être plus implicites. Les sortes de bières disponibles dans les dépanneurs, la diminution du nombre de dépanneurs du coin, la disparition des *pawn shops* ou l'augmentation de la pratique de compostage pourraient en être des exemples.

de décoration intérieure, parfois à la jonction entre galerie d'art et artisanat. » (2017 : 4424) En effet, sur le boulevard entre la rue Rachel et l'avenue du Mont-Royal, une grande concentration de boutiques de mobilier, de décoration intérieure et de chics resto-bars tiennent commerce depuis un peu plus qu'une décennie. Leur vitrage soigné et travaillé détonne par rapport à la devanture délavée de certains magasins adjacents plus anciens. Ces commerces nouvellement installés diffèrent de leurs prédécesseurs et de leurs voisins en ce qu'ils ne représentent pas une communauté culturelle établie et qu'ils sont « spécialisés » et luxueux contrairement aux restaurants ou commerces portugais et juifs (épiceries, boucheries, pâtisseries, caisse populaire, ou encore, une quincaillerie aux drapeaux portugais).

Les événements catalyseurs de changement, comme la réfection du boulevard en 2008 et le confinement lié à la pandémie de COVID-19 en 2020-21, ont provoqué de grandes transformations dans la configuration marchande du boulevard, ce qui a contribué selon certains résident.es à un processus d'embourgeoisement. Alex est l'un d'entre eux. Il évoque une relation entre le confinement lié à la COVID et une structure commerciale transformée : « Ce n'est pas vraiment légitime de parler d'embourgeoisement de Saint-Laurent, mais y'a quand même eu la COVID qui a changé la donne. Les *shops* fermés ont laissé place à plus de sandwicheries, y'a PizzaPizza [restaurant franchisé]. C'est un peu morbide. » (Alex, résident, 39:57) Le qualificatif « morbide » souligne qu'il n'apprécie pas particulièrement ce changement dans la structure commerciale du boulevard. Il rappelle les mots utilisés par le pharmacien – « éventré », « tué l'âme » – pour qualifier les effets de la réfection du boulevard de 2008.

Une autre résidente, Isabelle, souligne que les nouveaux « beaux cafés » dessinent un boulevard propre qui manque de convivialité. L'arrivée de commerces plus soignés souligne une transformation de la structure marchande qui évoque pour elle une forme de gentrification : « Au début [des années 1990], ce n'était pas encore gentrifié [comme aujourd'hui]. » (Isabelle, résidente, 3:00)

Le départ de commerces est parfois attribué à l'augmentation des prix des locaux commerciaux ou résidentiels sur le marché immobilier. On se rappelle la brusque augmentation de loyer qui a mené à la fermeture du café portugais où travaillait Lola. Ben, le résident designer, qui a lui-même participé à la mise en marché de certains restaurants sur l'artère, affirme bien

connaître les enjeux locatifs des commerces : « Ce qui gâche Saint-Denis, Mont-Royal, Saint-Laurent et le centre-ville, et partout maintenant en ce moment avec la COVID, c'est le *real estate* [le marché immobilier]. C'est les prix qui ont monté, c'est les taxes de la ville pour les commerces qui sont trop hautes, et les loyers qui sont trop chers [...] » (Ben, designer, 48:20)

Les prix des locaux commerciaux ou résidentiels qui montent en flèche semblent être un phénomène étendu à l'ensemble de Montréal. En avril 2021, le prix médian des maisons unifamiliales a augmenté de 29 % par rapport au premier trimestre de l'année 2021 selon l'Association professionnelle des courtiers immobiliers du Québec (APCIQ), atteignant 463 000\$<sup>21</sup>. Un local peut être inabordable pour des entreprises qui ne disposent pas d'importantes sommes d'argent ou de fonds de roulement significatifs, n'étant pas en mesure de payer les taxes municipales, un loyer ou des coûts d'entretien élevés. Les entreprises désirant s'installer dans un local sur le boulevard doivent être en mesure d'atteindre et d'endosser ces prérogatives locatives. Cela nécessite un certain confort financier, des économies substantielles, un fonds de roulement élevé, des investissements potentiels ou effectifs importants; ce qui avantage les commerces franchisés au détriment des commerces culturels et indépendants installés depuis des décennies sur l'artère.

Poulot et les résident.es et commerçant.es définissent avant tout la transformation urbaine comme un changement du paysage commercial du boulevard. La transformation urbaine du boulevard est principalement définie selon le type de commerces qui s'y installent (en rapport à ceux qui ont fermé) et à l'augmentation du coût des loyers commerciaux. La transformation actuelle de l'artère semble également être sujette à l'idée d'un boulevard en déclin.

L'exemple qui suit est une expérience ethnographique à l'intérieur d'un établissement reconnu de la *Main* et de Montréal : le restaurant Schwartz's. J'y ai été confronté à une énigme : les formes d'expression de l'identité du restaurant me sont apparues chargées et confuses. J'ai trouvé réponse à cette énigme dans une manifestation implicite de la gentrification du boulevard, au-delà de celle identifiées dans la littérature et des propos de mes enquêtés.es.

---

<sup>21</sup> [www.apciq.ca/marche-immobilier](http://www.apciq.ca/marche-immobilier), consulté le 27 août 2021.

## Pèlerinage chez Schwartz's

Au mois de septembre 2020, je me promenais sur le boulevard avec un ami<sup>22</sup>. Il était autour de 19h et nous commençons à avoir faim. En regardant les restaurants ouverts sur la rue, j'ai proposé que nous allions manger chez Schwartz's. Nous n'y étions jamais allés, mais nous connaissions bien sûr la réputation de l'établissement. Je me sentais dans l'obligation de visiter cette institution de la *Main*. Avant d'y entrer, j'étais un peu excité : j'allais enfin rentrer chez Schwartz's. Ce n'est pas que j'étais particulièrement enthousiaste à manger un *smoked meat* (le classique à commander dans l'établissement n'est pas ce que je préfère), mais manger dans le restaurant le plus connu de Montréal me rendait nerveux. Est-ce que la clientèle du Schwartz's s'y rend pour son menu ou est, comme moi, attirée par sa mystérieuse réputation? Comment comprendre ce petit restaurant qui, à première vue, semble être un commerce de proximité, familial et culturel, dont la notoriété dépasse largement l'écosystème du boulevard? C'était inusité : un commerce qui à la fois se réclamait un passé hautement symbolique et se fondait dans la structure commerciale actuelle de l'artère.

\*\*\*

Les brochures touristiques mentionnent systématiquement Schwartz's comme destination incontournable à Montréal. Le guide touristique officiel de Tourisme Montréal 2019-2020 affiche Schwartz's parmi les 40 adresses de restaurants et cafés où bien manger sur le Plateau Mont-Royal et le Mile End. En lisant la présentation en introduction du guide touristique, le *smoked meat* est défini, entre la poutine et le bagel, comme une icône de la gastronomie montréalaise. Tout juste après le carnet des adresses gastronomiques, un encadré publicitaire du restaurant Schwartz's avec quelques photos annonce l'énoncé suivant : « *WORLD FAMOUS ORIGINAL SMOKED MEAT* ». Ce restaurant n'est pas seulement connu de la population environnante ou des Montréalais, il participe à l'image de marque de Montréal. Sa renommée est internationale, ce qui est fièrement affirmé sur le site internet du restaurant<sup>23</sup>.

---

<sup>22</sup> Il arrive parfois que je fasse des observations accompagné d'une connaissance pour avoir un regard différent sur un environnement que je fréquente régulièrement. Cela me permet aussi de partager mes résultats préliminaires à même le terrain de ma recherche avec une personne qui n'est pas familière avec le jargon sociologique.

<sup>23</sup> [www.schwartzsdeli.com](http://www.schwartzsdeli.com), consulté le 27 août 2021.

Schwartz's est un commerce indépendant, dont l'origine remonte à l'immigration de la communauté juive. Reuben Schwartz, un Juif immigré de Roumanie, a fondé le restaurant en 1928. L'enseigne sur la façade du Schwartz's affiche « Charcuterie hébraïque de Montréal inc. », ce qui résume bien le commerce. Trois autres charcuteries hébraïques se trouvent dans la portion du boulevard allant de la rue Napoléon à la rue Prince-Arthur, considérée comme le berceau originel de l'immigration juive.

Le commerce a été acheté en 2012 par feu l'agent artistique René Angelil (la chanteuse Céline Dion possède aujourd'hui des parts du restaurant) et la famille du restaurateur Paul Nakis qui possède entre autres le bar de danseuses *Chez Parée* et le *Sir Winston Churchill Pub*. Ces nouveaux propriétaires n'ont pas apporté de modifications au restaurant ou voulu le franchiser. La réputation du restaurant était déjà établie. Il peut paraître étonnant pour un petit commerce indépendant d'être érigé comme institution de la *Main* et de Montréal. C'est à se demander si l'on s'y rend pour le goût délicieux de son *smoked meat* ou simplement parce que l'établissement jouit d'une publicité sans pareil.

Figure 4. – Le « mur des célébrités »



Le « mur des célébrités » à l'intérieur du Schwartz's, 3895 boulevard Saint-Laurent, le 11 juillet 2021 (photo Mathieu Fournier).

En rentrant dans le commerce avec mon ami, j'ai l'impression que tout semble avoir été figé dans le temps. Le décor est modeste : les murs et le plafond sont blancs, l'éclairage au néon. L'affichage du menu est fait d'un tableau lumineux sur lequel est accroché les photos des plats et leurs noms sur des lattes en plastique. Tout semble être sorti d'une autre époque. La simplicité est préférée à l'extravagance. Il n'y pas de musique ou de radio qui joue dans le commerce. La flore auditive est organique : créée par le brouhaha des conversations, le couteau qui frappe le comptoir et le crépitement du *steak* saisi sur le grill. L'odeur est alléchante et ouvre l'appétit de celui ou celle qui meurt de faim; je l'avais sentie de l'extérieur.

Un homme qui semble être un habitué entre et s'assied au comptoir. Le serveur s'assied à ses côtés. Ils plaisantent et rient ensemble : il se pourrait que ce soient des amis ou de bonnes connaissances dont l'unique lieu de rendez-vous est l'intérieur de cet établissement. Devant moi, juste derrière mon ami, se trouve trois jeunes adultes dans la vingtaine qui parlent en anglais. Peut-être un petit groupe de l'Université McGill tout près? C'est un soir de semaine et le restaurant n'est pas rempli à pleine capacité. Dehors, une fine pluie tombe. Habituellement, sur l'heure du midi ou lors des chaudes soirées d'été, une foule de gens s'aligne en file devant l'entrée. Je reçois mon assiette. J'ai commandé le classique de chez Schwartz's : un sandwich au *smoked meat* avec de la moutarde et un cornichon mariné. Je trouve mon repas bon, mais sans plus. Qui sait, je n'ai peut-être pas les papilles gustatives pour pleinement apprécier les saveurs internationalement reconnues de leur *smoked meat*, contrairement à la fidèle clientèle qui s'y retrouve? D'où provient cette aura entourant l'établissement dont l'offre culinaire et l'aménagement intérieur sont simples, voire modestes?

Le local adjacent au restaurant est dédié aux commandes à emporter. À l'avant du restaurant se trouve un petit kiosque avec de la marchandise promotionnelle. Les commandes à emporter semblent bien fonctionner ce soir. En croquant mon gros cornichon, je regarde le mur à ma gauche. Il est placardé de photos et d'articles de journaux. Ils ne sont pas simplement collés avec de la gommette, à la manière d'affiches de groupes rock dans la chambre d'un.e adolescent.e. Ils sont encadrés ou plastifiés. Le mur en est entièrement couvert. À lui seul, il supporte le poids de tous ces trophées. En regardant les interstices entre les médailles et les distinctions, on peut distinguer que le mur est de couleur blanche comme l'ensemble de



l'aménagement intérieur du commerce. Le prestige des étoiles Michelin semble insignifiant comparé à la réputation de Schwartz's. Ces photos encadrées d'éloges journalistiques et de célébrités font office de décoration intérieure, tout en étant de véritables *décorations*.

Si plusieurs restaurants affichent les articles et critiques de journaux favorables et élogieuses directement dans le portique du commerce, ces éloges sont ici intégrées à même l'aménagement intérieur. On y voit des photos du propriétaire, du gérant ou des employés avec des célébrités comme Seth Rogan, Anthony Bourdain, Ken Dryden et Céline Dion. On raconte qu'au dernier passage du groupe *The Rolling Stones* à Montréal, ceux-ci auraient commandé une livraison de *smoked meat* du Schwartz's directement à leur loge<sup>24</sup>. Le mur entièrement garni de photos de célébrités et de critiques élogieuses matérialise la réputation du restaurant et en souligne la renommée. À même l'aménagement intérieur, Schwartz's alimente une image de marque qui a pour but d'attirer une clientèle environnante et extérieure au quartier qu'elle soit montréalaise, nationale ou encore internationale. La grande majorité de ces client.es n'irait pas forcément dans ce type de *delicatessen*, mais ils et elles se rendent manger un sandwich à la viande fumée attirée par la renommée du restaurant dans l'iconographie montréalaise. Lors de ma première visite, je prends conscience que mon ami et moi appartenons à cette clientèle.

\*\*\*

De retour chez moi, je repense à mon expérience chez Schwartz's. À l'encontre de ma première impression, l'intérieur du Schwartz's ne véhicule pas simplement la modestie : si tout semble avoir été figé dans le temps, le mur des célébrités est un ajout qui détonne au décor sinon inchangé. Je me demande encore quelle est l'identité de ce petit restaurant qui se met en scène à la fois comme un commerce culturel et historique, et comme une institution de renom, touristique et prisée du vedettariat international. L'image que je retiens de l'aménagement intérieur est celle d'un mélange québécois de mobiliers de cafétéria et de photographies de chanteuses connues. Cette image traduit bien mon incertitude quant à l'identité du Schwartz's, ou plutôt à ses identités multiples.

\*\*\*

---

<sup>24</sup> [www.schwartzsdeli.com](http://www.schwartzsdeli.com), consulté le 27 août 2021.

Schwartz's est un commerce culturel et une destination touristique. Une partie de sa clientèle provient des environs ou est constituée de réguliers. Il n'est pas exclu que le restaurant soit encore un lieu de sociabilité propre à la communauté environnante, tel que l'habitué présent lors de mon passage qui discutait avec le serveur. Le restaurant attire aussi énormément de touristes et de gens provenant de l'extérieur du quartier ou d'une autre ville. Il s'agit d'une destination recommandée par les brochures touristiques.

Schwartz's est aussi un commerce « authentique » du boulevard. Les commerces « authentiques » sont les entreprises familiales et indépendantes, connues du quartier : des petites entreprises qui perpétuent les pratiques et coutumes d'une communauté culturelle établie (ou autrefois établie), juives et portugaises (Poulot, 2017 : 4226). Schwartz's est un commerce fondé par les premiers immigrants juifs de l'artère, le décor intérieur et le menu sont restés figés à l'époque où le boulevard était le berceau de la communauté juive de Montréal. Si la clientèle juive originelle a quitté pour d'autres quartiers, Schwartz's manifeste son héritage de commerce juif par son menu et son décor inchangés. Le goût du *smoked meat* que l'on doit à une recette secrète d'épices aussi vieille que le commerce est peut-être ce qui incarnent le mieux son authenticité. L'achat du restaurant par René Angélil et Céline Dion en 2012 a transformé la perception du restaurant Schwartz's auprès de la clientèle locale et internationale. Le goût authentique du *smoked meat* est peut-être moins révélateur de l'attrait de la clientèle pour le restaurant que la notoriété internationale de ses propriétaires et la renommée du commerce auprès du vedettariat. Si Schwartz's est un petit commerce culturel et « authentique », il est maintenant avant tout une institution touristique, iconique et reconnue internationalement.

\*\*\*

Une étude d'Anouk Bélanger sur le Faubourg Saint-Laurent (2005) – situé au sud de la portion du boulevard qui fait l'objet de ce mémoire – me permet de départager les formes d'expressions identitaires du Schwartz's par une dialectique vernaculaire/spectaculaire. La sociologue souligne que la construction de l'imaginaire urbain se déploie selon une dialectique entre le monde du divertissement, du *spectaculaire*, et celui d'un caractère distinct, du patrimoine, du *vernaculaire*. Cette dialectique vernaculaire/spectaculaire est comprise comme « une série de discours qui, sans former un espace proprement dit (c'est-à-dire un espace

discursif unique), donne sens à un espace physique. » (Bélanger, 2005 : 15) La composante vernaculaire de la fabrication identitaire du Schwartz's s'exprime par son décor figé dans le passé et son menu inchangé. Ils inscrivent le commerce à l'époque où le boulevard était au centre géographique de la communauté juive de Montréal. Une affiche FRAG placée sur un mur adjacent à l'établissement révèle la charge historique de cette institution de la *Main*. Schwartz's est représenté comme un commerce *indigène* du boulevard, inscrit dans l'écosystème urbain.

La composante spectaculaire de l'imaginaire du Schwartz's s'exprime différemment. Elle se matérialise par le biais des articles journalistiques et des photographies de vedettes affichés sur le mur des célébrités. Cette exposition dans le restaurant vise à susciter une admiration pour sa réputation. L'établissement fascine d'autant plus que les propriétaires sont des célébrités. Au premier regard, le mur des célébrités se révèle être une œuvre en soi, une impressionnante exhibition. C'est une mosaïque d'éloges qui se démarque par la charge sentimentale qu'elle vise à susciter. Sur celle-ci, il n'y a nulle retenue : les louanges sont étendues sur l'ensemble de la surface. Impossible d'échapper au spectacle. Le restaurant a dessiné sa propre auréole. Les brochures et guides touristiques en encouragent le pèlerinage. Ce sont les objets sacrés d'un chemin de croix.

La dialectique vernaculaire/spectaculaire permet de mieux découper les différentes manifestations matérielles de l'identité contemporaine du Schwartz's. Le décor figé évoque la représentation d'un commerce indigène dans un boulevard historique, alors que le mur des célébrités souligne la représentation d'une institution iconique dans un boulevard touristique. Si la multitude d'identités exprimée peut être comprise à l'aune de ces deux pôles, leur expression à l'intérieur du commerce se manifeste dans un amalgame confus.

\*\*\*

La modestie et la simplicité du décor, assemblées à la grandeur d'une mise en scène promotionnelle et la notoriété de ses propriétaires, rendent confuses les tentatives de saisir l'identité du restaurant Schwartz's aujourd'hui.

Au premier regard, le mur des célébrités m'a fasciné par sa dimension et son extravagance; à y repenser, l'intensité exprimée paraît excessive. La dimension spectaculaire et extravagante du mur des célébrités m'apparaît soudainement très théâtrale. Sur le mur des

célébrités, c'est avant tout la représentation subjective des articles et photos qui importe; l'enjeu n'est pas tant d'afficher les critiques élogieuses ou de représenter en photos les célébrités qui ont mangé dans l'établissement, mais plutôt de toucher le vécu et le ressenti individuel de la clientèle. Les photos et articles affichés sur l'ensemble de la surface donnent une représentation du commerce qui me semble artificielle : le sentiment suscité est moins authentique que le besoin du commerce de justifier sa sainteté. L'exposition est prétentieuse dans un décor si simple. Cet amalgame de représentations pourrait sembler faux aux yeux des pèlerins, touristes et flâneurs, ou encore de la clientèle régulière.

Je peux enfin nommer ce ressenti ambigu qui m'habitait lors de mon expérience, à questionner l'identité contemporaine du Schwartz's à partir de son aménagement intérieur. Ce n'est pas une confusion qui entoure les formes d'expression de l'identité du Schwartz's – elles ne s'opposent pas nécessairement – mais plutôt une incertitude. Le Schwartz's contemporain n'a pas une identité claire et distincte, celle-ci se manifeste selon une tension entre des représentations « modestes » et « prestigieuses » qui s'expriment à même son aménagement intérieur.

\*\*\*

Ma curiosité de flâneur-sociologue m'a amené à enquêter sur le commerce le plus reconnu du boulevard Saint-Laurent. Dès le début de mon expérience à l'intérieur du Schwartz's, mon désir de comprendre sa popularité soulignait l'ambiguïté de ses représentations. À mesure que j'examinais l'environnement qui m'entourait, en portant une attention particulière aux stimuli sensoriels, mes interprétations sociologiques relevaient une incertitude qui m'était d'abord difficile à expliciter. L'appréciation de la clientèle de l'établissement se mesure-t-elle à l'aune de sa fascination pour son mur des célébrités, de la promotion des brochures touristiques, du goût « légendaire » de son *smoked meat* – dont l'odeur dépasse les portes de l'établissement, ou encore par l'ambiance rétro de la salle intérieure figée dans le passé? En résumé, la clientèle est-elle attirée par le goût de l'authenticité ou l'appétit du spectacle? Cette interrogation renvoie à la tension suscitée par l'appareillage symbolique du commerce. L'excès des représentations différenciées, visibles à même l'intérieur du commerce, donne à voir son identité incertaine.

Mon observation au restaurant Schwartz's est un exemple d'une forme de gentrification qui ne prend pas appui sur des critiques militantes ou des analyses strictement socio-économiques comme dans des études statistiques. La dialectique vernaculaire/spectaculaire évoquée permet de saisir une dimension de la gentrification : l'incertitude entourant l'identité d'un commerce « authentique » de l'artère, comprise aussi comme institution iconique et touristique, et un commerce local et culturel. L'ambiguïté entourant l'identité de Schwartz's est une des manifestations d'un processus de transformation urbaine, et me permet d'ajouter une première couche à ma définition de la gentrification du boulevard : l'incertitude identitaire.

Ici, il importe de concevoir que l'incertitude identitaire du Schwartz's n'est pas un « problème » en soi, et que l'amalgame des représentations « modestes » et « prestigieuses » d'un commerce à la fois local, culturel et touristique ne s'opposent pas forcément.

L'identité incertaine de Schwartz's, qui était originellement un commerce culturel de proximité, doit s'observer à l'aune d'un boulevard qui se met en scène comme destination touristique sur la scène internationale. Les brochures des guides touristiques, le mur de célébrités et la notoriété des propriétaires participent à la promotion du commerce, et à celle de l'artère. La promotion de la réputation du Schwartz's attire les touristes et les passants provenant de l'extérieur du quartier. Mettre en scène le restaurant Schwartz's en tant qu'institution iconique de Montréal contribue à l'achalandage touristique et commercial sur le boulevard. La construction d'un imaginaire spectaculaire et notoire participe à l'accroissement de l'intérêt porté au boulevard Saint-Laurent et pourrait dans une certaine mesure attirer des investissements publics et privés. La renommée du restaurant Schwartz's et sa [supposée] popularité auprès du vedettariat, promues par le commerce, participent implicitement à la transformation du boulevard en occultant sa charge culturelle. Le mur des célébrités est la manifestation d'un boulevard mis en scène comme lieu touristique destiné aux masses. L'incertitude observable à même l'amalgame de représentations « authentiques » et « prestigieuses » de Schwartz's, est l'expression implicite d'une transformation urbaine : la gentrification du boulevard se manifeste ici dans sa promotion comme destination touristique reconnue, ce qui ajoute une deuxième dimension à ma définition de la gentrification du

boulevard, que je qualifie de massification (qui occulte ses caractères différenciés en s'adressant à la masse).

## **Le cinéma L'Amour et le bar à vin Houdini**

Tournons-nous maintenant vers un deuxième exemple empirique. J'y interrogerai la critique sociale évoquée par un de mes informateur.trices lorsqu'ils et elles évoquent leur compréhension de la gentrification de l'artère. La transformation de la structure marchande est réprouvée selon le type de commerces ou d'habitations qui s'installent, liés aux populations aisées qu'ils attirent. Néanmoins, le type de commerces souhaité peut également attirer des populations aisées, sans qu'il ne véhicule l'idée d'un boulevard en déclin.

Le principal matériau d'analyse de cette sous-section est le discours de Ben, résident et designer d'intérieur. Il décrit un projet hypothétique qu'il chérit depuis quelques années : reprendre le Cinéma L'Amour et y installer un commerce en accord avec la configuration commerciale du boulevard actuel, et en continuité avec le boulevard historique. Il met de l'avant sa définition d'une gentrification qui préserverait le patrimoine matériel et imaginaire du boulevard, mais s'oppose à une gentrification qui serait radicale et qui effacerait l'histoire de l'artère. Cet exemple de commerce hypothétique me permettra de démêler la complexité entourant les critiques sociales associées aux transformations urbaines, en plus d'ajouter une troisième couche interprétative à ma définition de la gentrification du boulevard contemporain.

### **Le Cinéma L'Amour**

L'établissement a été fondé en 1914 comme maison de théâtre et salle de cinéma. Il avait alors pour nom Le Globe. Ce nom fait référence au théâtre du même nom situé à Londres, réputé pour avoir accueilli les premières représentations des pièces de Shakespeare. À l'époque, le boulevard était le centre de la communauté juive de Montréal et la salle Le Globe était « l'endroit principal où l'on pouvait voir des films yiddish. »<sup>25</sup> Cette salle de théâtre et de cinéma avaient pour nom Hollywood à partir de 1932.

---

<sup>25</sup> [www.cinémalamour.com](http://www.cinémalamour.com), consulté le 27 août 2021.

En 1969, le cinéma a changé de vocation pour devenir un cinéma érotique, se nommant désormais le Pussycat. En 1981, le Pussycat devient le Cinéma L'Amour et continue de présenter des films pornographiques. Aujourd'hui, il s'agit de la seule salle de cinéma qui présente exclusivement des films érotiques à Montréal.

Figure 5. – L'enseigne du Cinéma L'Amour



L'enseigne du Cinéma L'Amour, 4015 boulevard Saint-Laurent, le 29 août 2021 (photo Mathieu Fournier)



Difficile de ne pas parler du Cinéma L'Amour sans avoir un sourire aux lèvres. Lors d'une discussion entre amis, les questions fusent : que font réellement les clients qui rentrent assister à une représentation? Ils et elles s'assoient et contemplent passivement, ou décident plutôt de s'activer discrètement? Notre imagination prend le dessus et la conversation se termine sous des éclats de rire.

Si un cinéma qui ne présente que des films érotiques est un concept d'entreprise qui semble difficilement fonctionner à l'ère de l'internet et de la pornographie en ligne, le Cinéma L'Amour jouit d'une aura magique. Je tenterai ici de comprendre la fascination entourant l'établissement et pourquoi il est toujours en fonction.

Il existe une légende populaire qui participe à la fascination entourant le Cinéma L'Amour. La tradition orale veut que le célèbre magicien Houdini aurait été tué en 1926 dans les coulisses de l'établissement ou, plutôt, que le coup fatal qui aurait entraîné sa mort quelques jours plus tard aurait eu lieu dans la célèbre salle de spectacle. La légende se nomme « le *death blow* de Houdini » selon Ben (15:30). Lors d'une visite de courtoisie, un étudiant de McGill qui était impressionné par le magicien lui aurait demandé s'il était vrai que celui-ci pouvait encaisser de puissants coups à l'estomac, tel que dans l'un de ses numéros<sup>26</sup>. Avec l'accord du magicien, l'étudiant aurait alors asséné à Houdini plusieurs coups de poing juste avant sa représentation au Globe. Le soir même, Houdini se serait tout de même produit sur la scène, en mentionnant à ses proches qu'il avait mal au ventre. Il est mort neuf jours plus tard à Détroit d'une péritonite résultant d'une inflammation de l'appendice apparemment causé par la droite de l'étudiant<sup>27</sup>. Comme toute bonne légende autour d'un feu de camp, celle-ci diffère selon le narrateur qui la raconte. Les différentes versions donnent pour scène de crime les coulisses du Globe, celles du Princess Theatre (qui n'existe plus aujourd'hui), et celles d'un auditorium de l'Université McGill<sup>28</sup>. Il n'en reste pas moins que la mort d'Harry Houdini contribue toujours à la magie entourant le Cinéma L'Amour. Il existe même un mémoire de maîtrise en littérature anglaise à l'Université Concordia, rédigé sous forme de roman, qui raconte une histoire mariant réalité et fiction à propos de personnages qui entretiennent une fascination à propos du magicien Houdini

---

<sup>26</sup> [www.history.com/news/what-killed-harry-houdini](http://www.history.com/news/what-killed-harry-houdini), consulté le 27 août 2021

<sup>27</sup> Idem.

<sup>28</sup> Idem.

(McKenzie, 2012). L'histoire tourne autour du Cinéma L'Amour – à l'époque où l'établissement se nommait Le Globe – et l'autrice recrée de manière fictive des scènes entières dans lesquelles Houdini produit sa magie sur la scène du fameux théâtre. Ce mémoire de maîtrise reconduit à sa façon une version de la légende qui situe le meurtre du célèbre Houdini au Cinéma L'Amour.

\*\*\*

Le Cinéma L'Amour fascine par son histoire, par ses diffusions érotiques et aussi par son décor opulent. C'est un lieu culte sur le boulevard. Il existe même un groupe de musique qui se nomme « Cinéma L'Amour »<sup>29</sup>. L'entreprise est un commerce patrimonial de l'artère au même titre que le restaurant Schwartz's. Pourtant, si la clientèle du Schwartz's est nombreuse, celle du Cinéma L'Amour ne l'est pas. Nul sait si, dans avenir un proche, le cinéma continuera à projeter des films érotiques, s'il restera ouvert ou s'il sera vendu.

En quoi se transformerait le Cinéma L'Amour advenant sa fermeture? Un résident flirte avec la possibilité de reprendre le commerce à son compte. À travers un entretien, il développe ses idées sur ce qu'il ferait de l'établissement.

\*\*\*

Ben connaît bien les entrepreneurs de la restauration. Il a lui-même participé à l'aménagement intérieur de plusieurs resto-bars chics de l'artère (entretien du 4 août 2020). Après m'avoir sommairement expliqué le décor et élaboré sur le type d'entreprise du Cinéma L'Amour, il mentionne qu'il aimerait un jour reprendre l'établissement avec des collègues qu'il a rencontrés dans le cadre de projets antérieurs : « Le Cinéma L'Amour, il y a un mythe autour de ça. Il y a un fantasme que moi, Richard [propriétaire de bars sur le boulevard] et d'autre monde, on voudrait reprendre le local et faire un projet là-dedans tellement que ça l'a une histoire et un cachet. Moi j'ai toujours rêvé faire un projet là-dedans, mais c'est un projet gigantesque. » (Ben, résident designer, 12:00)

Le résident et designer d'intérieur est attiré par le « mythe » qui entoure le Cinéma L'Amour. Il s'agit pour lui de la raison principale pour laquelle il aimerait produire un projet dans l'établissement. Il est d'ailleurs un fervent partisan de la théorie qui stipule qu'Houdini serait mort dans ses coulisses : « Y'a aussi l'histoire qui appelle ça le *death blow* de Houdini. [...] C'est arrivé

---

<sup>29</sup> [www.facebook.com/cinemalamourtheband/](https://www.facebook.com/cinemalamourtheband/), consulté le 12 août 2021.

dans le *backstage* du Cinéma l'Amour. [...] Y'avait ce mythe-là. » (15:30) En tant que designer d'intérieur, Ben apprécie le décor de l'endroit qu'il trouve « très années 20 » (8:27). Son projet préserverait la salle dans son ensemble. À l'opposé, rénover radicalement l'aménagement intérieur en ferait un mélange d'ancien et de moderne, un design chargé d'esthétiques différenciées. Bien que son projet soit hypothétique, il est travaillé et approfondi dans la mesure où il a effectué des recherches. Après avoir parlé au propriétaire actuel, qui songeait peut-être vendre l'entreprise dans un avenir proche, Ben s'est penché sur l'histoire du Cinéma l'Amour : « Moi quand je *brainstormais* de faire de quoi dans cette place-là, j'avais *checké*. Il y a eu une couple de noms et une couple de vocations parce qu'à une époque c'était un cinéma juif, traditionnel, ils projetaient des films juifs là-dedans. [...] Pis là je *brainstormais* les autres noms pour voir si on ne pouvait pas reprendre un autre nom... » (15:30)

S'il en devenait le propriétaire, Ben y installerait un commerce qui reprendrait sûrement un des anciens noms de l'endroit : Le Globe, Hollywood ou Le Pussycat. L'objectif serait de préserver le patrimoine matériel (la salle de spectacle et son décor) et l'imaginaire de l'établissement (par un ancien nom). Il s'agit d'une stratégie bien différente de la pharmacie qui a repris le supermarché Warshaw en 2003 et qui en a effacé toutes traces patrimoniales<sup>30</sup>. Ben désire moderniser le Cinéma l'Amour, tout en préservant son patrimoine : « J'voyais toute... j'avais une vision de toute prendre le passé, l'histoire, et de recréer le romantique de l'époque *upgradé*, modernisé. » (15:30) Le projet répond à la nostalgie de plusieurs des acteurs du boulevard. Pour Ben, le passé disparu ne serait pas effacé, mais reconduit dans un projet moderne qui s'inscrirait dans la réalité contemporaine du boulevard. Pour Ben, il s'agit d'un idéal vers lequel doit tendre le développement culturel et commercial de l'artère.

Que peut entendre Ben par « le romantique de l'époque *upgradé*, modernisé »? En guise de réponse, il développe un peu plus son idée en nommant un exemple : « On ouvre le bar à vin Houdini! » (15:30) L'entreprise qu'il souhaiterait implanter s'accorde au type de commerces qui se sont installés depuis une décennie sur le boulevard<sup>31</sup>. Pour Ben, un Cinéma l'Amour modernisé est un bar à vin. Il dit vouloir obtenir un permis d'alcool et garder la salle de spectacle et la scène

---

<sup>30</sup> Voir le chapitre 3 à ce sujet.

<sup>31</sup> Le resto-bar chic de Max a ouvert en 2017, celui géré par Marco en 2013. L'aménagement intérieur de ces deux resto-bars chics a été dessiné par Ben.

intactes. Pour les restaurants gastronomiques à haut débit de boisson, les termes « bar à vin » ou « bar à cocktail » sont couramment utilisés (Pector-Lallemand, 2021 : 93). Leur menu « est généralement plus dispendieux et le ratio clients/employés est moins élevé » (Idem) que ceux des restaurants « de volume ». C'est dans l'originalité des plats et des produits viticoles proposés que les bars à vin se démarquent d'autres types de restaurants (Idem, 134). Sous cette définition, un bar à vin est un restaurant semblable en tout point aux resto-bars chics sur l'artère qui attirent principalement les jeunes professionnels, comme le souligne Marco : « On a beaucoup de jeunes, beaucoup d'avocats qui viennent au 5@7 qui sortent des grosses bouteilles. Aussi, la restauration [les employé.es de restaurants] vient à tous les soirs vraiment. » (Marco, gérant resto-bar chic, 7:20) Les employés de la restauration, avocats et jeunes professionnels s'y réunissent pour déguster un menu gastronomique et une carte des vins tout aussi originale. Il est fort à penser que le bar à vin Houdini serait un établissement raffiné qui partagerait sa clientèle avec les autres resto-bars chics du boulevard. Les observations et entretiens réalisés dans le cadre de l'étude de Pector-Lallemand (2021) sur les employés de la restauration mentionnent une panoplie de bars à vin à Montréal. Les bars à vin sont « tendance » et se concentrent sur les artères commerciales, particulièrement sur l'avenue du Parc, la rue Beaubien et le boulevard Saint-Laurent. Le projet de Ben « recréer[ait] le romantique de l'époque » par la préservation du cachet de la salle et l'utilisation du nom « Houdini », qui rappelle son histoire mythique. Le romantisme de l'époque « *upgradé*, modernisé » se rapporterait à l'ouverture d'un bar à vin, un type de commerce raffiné, similaire aux nombreux resto-bars chics de l'artère et qui attire une jeune clientèle, professionnelle et aisée. La reprise du Cinéma L'Amour pour en faire un bar à vin participerait à la transformation commerciale du boulevard et contribuerait à attirer des populations jeunes, professionnelles et aisées, mais reconduirait aussi son histoire mythique et son patrimoine matériel.

\*\*\*

Ben dit vouloir reprendre le Cinéma L'Amour en partie pour qu'il ne change pas : « J'voudrais pas que ça devienne des condos. » (16:40) Ici, Ben oppose son projet à une certaine forme de gentrification, entendue comme étant radicale car elle renierait le passé de l'artère, mais il en reconduit un autre type. La construction de condos signifierait que les duplex et triplex

aux loyers stables sur l'artère se métamorphoseraient en de grands établissements hébergeant des condominiums neufs aux prix démesurés. Cette transformation serait synonyme de l'arrivée de populations aisées et le départ de populations à plus faible revenu, conséquences qu'aurait également son projet de bar à vin Houdini.

Si Ben est soucieux d'opposer son projet de commerce au processus de gentrification de l'artère, son bar à vin Houdini reconduit tout de même une forme de gentrification qu'il condamne. Les propos de Ben soulignent la complexité de la critique sociale liée aux transformations urbaines. Il est important que le projet Houdini ne soit pas associé au stigmate de la gentrification, mais Ben en propose tout de même un autre type. Dans la description de son projet, les condos agissent comme « figure repoussoir » (Clair, 2012). Ben a une définition de la gentrification comme processus de transformation radical d'un milieu urbain qui substituerait le patrimoine bâti par des établissements homogène. Il dit mettre quant à lui l'accent sur la préservation du patrimoine matériel et historique. Pour Ben, son projet changerait le Cinéma L'Amour, sans véritablement le changer. L'accent est mis sur la préservation et une *continuité*, plutôt que sur une transformation et une *rupture*. Le projet de Ben véhicule à la fois les chapitres passés du boulevard – par la préservation du patrimoine matériel de l'établissement, et la réalité commerciale du boulevard contemporain – par un bar à vin. À la différence de la construction de condos qui supposerait la rénovation entière de l'établissement et l'effacement de son histoire, le type de projet qu'il convoite, bien qu'il attirerait des populations aisées, préserverait le patrimoine matériel et historique du Cinéma L'Amour et du boulevard.

La fermeture du Cinéma L'Amour signifierait le départ d'une institution de la *Main* et créerait possiblement un ressentiment nostalgique chez les résident.es, devant une partie du patrimoine du boulevard qui s'efface (l'exemple de la fermeture de l'institution Warshaw en fait état). Le nouveau commerce qui s'y installerait, même dans la mesure où il préserverait le patrimoine matériel de l'endroit, s'alignerait à un boulevard contemporain différent de celui que reflète le Cinéma L'Amour. La clientèle du Cinéma L'Amour est peu nombreuse et d'un âge avancé selon Ben : des « vieux messieurs », des « vieux cochons » (13:00). Son projet entrepreneurial

serait du même type que les resto-bars chics qui s’y sont installés quelques années plus tôt<sup>32</sup>. Le Cinéma L’Amour rappelle plutôt un chapitre passé du boulevard, celui des vices, du désordre, des marginaux<sup>33</sup>. Si sa fermeture a lieu, un pan de ce chapitre ne s’ouvrira plus à la lecture des passant.es qui marchent depuis des décennies devant cette enseigne. Le bar à vin Houdini participerait quant à lui à la transformation commerciale de l’artère, par un commerce « propre », luxueux, qui attire des populations aisées, jeunes et professionnelles, ce que Ben reprochait à l’éventuelle installation de condos.

\*\*\*

La gentrification comme critique sociale est évoquée pour énoncer une réalité qui nous est extérieure, éloignée ou étrangère. Évoquer la transformation urbaine du boulevard signifie souvent émettre une critique sur sa réalité contemporaine. La nostalgie de plusieurs résident.es et de commerçant.es le souligne bien<sup>34</sup>. Les transformations urbaines évoquées sous l’étiquette de la gentrification par les résident.es et commerçant.es sont perçues comme étant indésirables et néfastes. Leurs descriptions soutiennent une critique qui fait référence à une rupture : « tué l’âme du boulevard » (pharmacien); « [...] changé la donne. Ça à l’air morbide » (Alex, résident);

---

<sup>32</sup> Le resto-bar chic de Max a ouvert en 2017, celui géré par Marco en 2013. L’aménagement intérieur de ces deux resto-bars chics a été dessiné par Ben.

<sup>33</sup> Le boulevard Saint-Laurent est un lieu artistique et culturel du Montréal d’hier et d’aujourd’hui. Autrefois, s’y enlignait un nombre impressionnant de cabarets et théâtres; aujourd’hui, s’y déroule nombre de festivals artistiques. Larue et Bourassa (1993 : 20) soulignent entre autres que la première diffusion cinématographique au Canada a eu lieu sur la *Main*. Ceux-ci ont dénombré sur le boulevard, plus de cent établissements consacrés au domaine du spectacle de la rue de la Commune à l’avenue Mont-Royal sur une période allant de 1891 à 1991. Un si grand nombre de salles de spectacle sur une portion équivalente à trente minutes de marche n’a aucun équivalent au Canada (Bourassa et Larue, 1993 : 20). Durant les années 20 jusqu’au début des années 50, les salles de spectacles du boulevard abritaient entre autres des cabarets, et les théâtres accueillait majoritairement des spectacles de variétés et du théâtre vaudeville. Plusieurs cinémas s’y trouvaient également. La pègre y faisait ses affaires et le boulevard pris le surnom de « Boulevard du crime », ayant la réputation d’héberger une dizaine de maisons closes et centres de paris illégaux. À la fin des années 1940, « la majorité des clubs, bars et lieux de spectacles qui s’y trouvaient étaient sous l’emprise de la mafia. » (Bourassa et Larue, 1993 : 150) Le boulevard était devenu le lieu de tous les vices, les femmes ne le fréquentaient plus. Au début des années 1950, l’administration municipale du maire Jean Drapeau et l’avocat Pacifique Plante opéraient un « nettoyage » de la zone du Faubourg Saint-Laurent, reconnue comme étant le paradis des vices et des activités illégales (Bélanger, 2005 : 21). Les populations pauvres qui y vivaient ont été évincées et les maisons closes et centres de paris ont fermé. Ce « nettoyage » et l’invention de la télévision ont transformé la vocation de plusieurs salles de spectacles sur le boulevard. L’apparition d’émissions télévisées de variétés comme *The Ed Sullivan Show* au début des années 1950, porta un dur coup aux théâtres de vaudeville, cabarets et night-clubs. Il était désormais possible de rester à la maison et se divertir en écoutant la télévision. Durant les années 1960, avec une clientèle de moins en moins nombreuse, certaines salles de spectacles se sont transformées en boîtes de strip-tease, tandis que plusieurs cinémas ont commencé à présenter exclusivement des films érotiques (Bourassa et Larue, 1993 : 126).

<sup>34</sup> Voir le chapitre 3.

« [Aujourd’hui], il a *zéro* convivialité. [...] je trouve le monde froid. » (Isabelle, résidente); « Ça l’a tué beaucoup de commerces. [...] c’était à *recommencer*. » (Ben, designer et résident) Le terme de la gentrification évoqué par mes informateur.trices se manifeste par une critique des transformations urbaines qui considère la réalité contemporaine du boulevard selon une trame chronologique et discursive particulière.

En plus de l’identité incertaine et la massification, j’ajoute ici une troisième dimension à ma définition du concept de gentrification du boulevard Saint-Laurent : le rapport au passé. Chez les acteur.trices du boulevard, la lecture de sa transformation actuelle se rapporte à une rupture ou à une continuité historique. Mes enquêté.es perçoivent la transformation actuelle sur le court terme, en rapport à leur expérience de vie, comme rupture en rapport au boulevard des années 1990. Ben conçoit la gentrification par la figure du condo et l’idée d’une rupture, de l’effacement du patrimoine matériel et imaginaire. Différemment, son projet de bar à vin Houdini, bien qu’il reconduise une forme de gentrification en accueillant des populations aisées, s’inscrirait dans une continuité historique. Le patrimoine bâti et imaginaire de la salle que Ben souhaite préserver se rapporte à un passé lointain : la construction de l’établissement en 1914, et la période du « Boulevard du crime » qui a pris fin au début des années 1950. La gentrification du boulevard se comprend de façon différente selon l’intervalle temporel dans lequel se déploie la transformation urbaine qui est sous-entendue. Une dimension de la gentrification du boulevard contemporain est son rapport au passé, ou aux passés de l’artère, aux points de comparaison sur lesquels s’appuie la lecture de ses transformations actuelles. Je me demande : n’y aurait-il pas eu des gentrifications antérieures à celle contemporaine? J’observe que la gentrification est définie selon un découpage temporel précis. En décalant ce découpage vers le passé, il serait possible d’étudier certaines transformations urbaines du boulevard qui n’auraient pas pour résolution son chapitre contemporain. Par cette perspective, il y a fort à parier que le boulevard a connu des processus de transformations urbaines – perçues comme gentrification – antérieurs, et en connaîtra d’autres dans le futur.

\*\*\*

Ce chapitre avait pour but de révéler les différentes utilisations du concept de gentrification chez mes enquêté.es et ses manifestations implicites par des observations

ethnographiques. Mon objectif était de construire une définition de la gentrification de l'artère à partir de ses dimensions jusqu'alors inobservées. De manière empirique, j'ai saisi que le concept de la gentrification est employé pour expliquer les particularités du passé comme du présent, et prend à chaque fois un sens différent. Il y a plusieurs gentrifications apposées à la vie sociale du boulevard : critique, souhaitée ou révoquée, et ses manifestations peuvent être manifestes ou implicites.

Les manifestations de la gentrification du boulevard ne s'expriment pas simplement par la hausse des loyers, l'arrivée de populations aisées ou de commerces luxueux. Mes enquêtés les observent principalement selon le départ de commerces et l'arrivée de nouveaux. Mon expérience chez Schwartz's éclaire quant à elle ses manifestations implicites. L'identité incertaine du Schwartz's, qui est originellement un commerce culturel, doit s'observer à l'aune d'un boulevard qui se met en scène comme destination touristique sur la scène internationale. L'incertitude observable à même l'amalgame de représentations « authentiques » et prestigieuses d'un commerce, est l'expression implicite de la gentrification du boulevard. Le boulevard passé et le boulevard contemporain se font face; Schwartz's, comme commerce culturel et historique, se met aujourd'hui également en scène comme une institution iconique et touristique.

Une autre dimension de la gentrification du boulevard contemporain peut s'observer à partir du discours de mes enquêtés. Ma définition de la gentrification du boulevard souligne différents rapports au passé : selon une rupture ou une continuité, selon un chapitre récent ou lointain. Je note que la gentrification du boulevard contemporain se définit selon un découpage temporel, à partir d'intervalles chronologiques différents. La gentrification contemporaine prend appui sur un temps historique précis, et qui selon la période évoquée, souligne une transformation urbaine particulière, comme rupture ou continuité.

Comme la nostalgie, la gentrification est aussi une manifestation de la modernité et de ses rapides transformations. La gentrification évoque le fugitif, le transitoire. L'évolution rapide de la technologie et les changements sociaux successifs donnent lieu à la construction et l'effacement tout aussi rapide de milieux de vie à l'intérieur des grandes villes. La gentrification



et la nostalgie sont peut-être les deux faces d'une même médaille, la transformation inexorable et continuelle du boulevard Saint-Laurent.



## Chapitre 7 – Flâner sur le boulevard d’aujourd’hui

La fascination et le mystère entourant le boulevard Saint-Laurent ont été les étincelles qui ont soulevé mes premières interrogations et amené à choisir cet objet comme sujet de recherche. J’étais alors au début de mon enquête un jeune banlieusard, universitaire, musicien qui possédait un local sur le boulevard. Je marchais sur ses trottoirs et étais sous l’emprise d’une fascination toute particulière.

\*\*\*

À enquêter sociologiquement sur le boulevard, je suis allé au-delà de la posture fascinée et mystificatrice de la littérature que partageaient mes ami.es et que je reconduisais au début de mon enquête, celle qui rendait insaisissable mes tentatives de comprendre le boulevard contemporain. Suite à mon ethnographie, lorsque je marche aujourd’hui sur le boulevard, mon rapport à l’espace est complètement changé. Je suis en mesure de me repérer dans l’espace, de porter une attention précise à des détails parmi une mer de stimuli sensoriels. Mon regard s’est aiguisé : je remarque les intentions des sociétés de développement à installer des bacs à fleurs sur les trottoirs. Je porte une attention aux mots utilisés pour qualifier le boulevard et ses particularités (par exemple, l’« effervescence » ou la « gentrification »). Lorsque je me rends à mon local de musique, je sens que j’ai une autre relation avec le boulevard. S’il était mystérieux au début, je me le suis approprié au fil de mon ethnographie. Ma connaissance du boulevard s’est développée et approfondie. Les environs de mon local sont devenus en quelque sorte mon coin de pays.

Ayant obtenu un baccalauréat bi-disciplinaire en psychologie et sociologie, l’ensemble de mes référents sociologiques se rapportaient aux enseignements des cours obligatoires en sociologie (équivalant à la moitié des crédits totaux accumulés de mon diplôme). Au début de ma maîtrise, j’ai rapidement compris que je devais approfondir mes connaissances en sociologie pour être en mesure de mener une enquête sur mon objet de recherche. Épaulé par l’équipe qui m’entourait, coordonnée par ma directrice de recherche et constituée d’étudiant.es qu’elle dirigeait et qu’elle a dirigé.es, j’ai pu aiguiser mon regard sociologique et développer mes connaissances théoriques dans mon domaine d’étude. Avant tout, ils et elles m’ont insufflé le

plaisir de faire de la sociologie. Par leurs conseils, j'ai découvert ma propre méthode de travail, ma propre manière de « faire » de la sociologie. Par leurs critiques de mes analyses et observations, j'ai gagné en assurance; aujourd'hui, je peux dire que je suis sociologue.

Par une démarche sociologique, empirique et phénoménologique, j'avais pour objectif d'observer les relations sociales localisées sur le boulevard Saint-Laurent. En tant que sociologue-flâneur, et à partir de d'une posture de flâneur sensible, ce n'étaient pas les relations sociales du boulevard contemporain qui étaient pertinentes pour ma recherche, mais plutôt les sens attribués à l'imaginaire de ce même boulevard, observables à partir du discours de ses résident.es ou commerçant.es, d'observations dans ses commerces et sur ses trottoirs. Intégrer le flâneur à ma posture d'enquête a été un exercice de réflexivité qui m'a donné l'occasion de me prendre comme objet de mon étude. Lorsque je marchais sur Saint-Laurent, je prenais conscience de ma personne, de mon histoire et de ce qui au tout début a éveillé en moi un intérêt pour ce sujet de recherche. Mon expérience d'une nostalgie post-moderne m'a amené à réfléchir à mes propres configurations sociales et à considérer ma sensibilité comme forme de connaissance du boulevard contemporain. C'est ce que j'ai appelé la dimension phénoménologique de mon approche.

J'ai également utilisé la figure du flâneur sous d'autres formes au cours de ma recherche : le sociologue-flâneur, les flâneurs du boulevard et le boulevard comme espace de flânerie. Comme sociologue-flâneur, j'ai révélé les intérêts des sociétés de développement à partir de leurs initiatives promotionnelles dans le mobilier urbain. J'ai observé que les installations éducatives comme « FRAG sur la *Main* » et « La *Main* en histoire(s) » participent à construire le boulevard comme un espace de flânerie. Touristes, marcheuses et marcheurs peu pressé.es, participant.es aux visites guidées, tous et toutes assouvissent leur curiosité au regard de ces tableaux historiques, artéfacts d'une société disparue, qui les plongent dans un imaginaire mythique du boulevard.

\*\*\*

Dans cette entreprise, les feuillets sociologiques se sont avérés être une forme d'écriture et d'exposition, mais aussi les amorces de mes interprétations. Le feuillet sociologique a transformé ma méthode de travail. Je débutais par des exemples, fondées sur des

matériaux visuels et discursifs (observation de l'intérieur d'un restaurant, des tapisseries camouflant les locaux inoccupés, le rêve d'un designer d'ouvrir un commerce), pour ensuite formuler mes analyses sociologiques. Plus que des illustrations, ils participaient de l'analyse. Le feuilleton sociologique s'est avéré un tournant réflexif pour le développement de ma recherche. Je pouvais désormais m'appliquer à enquêter empiriquement la réalité actuelle du boulevard de manière concrète, sans reconduire son caractère énigmatique, mystérieux, spontanément cadrée au passé.

## **Amour du boulevard**

J'ai montré que les résident.es et commerçant.es entretenaient souvent un discours nostalgique envers le boulevard et en parlaient comme « [s'il était] mieux avant ». Mais comment expliquer qu'ils ou elles y habitent ou y travaillent toujours? Il n'est pas surprenant qu'un individu s'attache à son coin de rue, à son quartier ou à la ville qu'il habite. Chez plusieurs de mes informateur.trices, je sens une affection pour le boulevard, ou plutôt pour « leur » boulevard. Cet amour dépasse un simple sentiment d'appartenance ou de satisfaction envers le milieu urbain dans lequel ils ou elles vivent. Leur nostalgie témoigne d'un attachement profond, bâti au fil des années, pour un milieu de vie qui se transforme rapidement, comme d'autres quartiers de la ville. Souvent après mes entretiens, la personne interviewée me confiait qu'elle trouvait le sujet de ma recherche très intéressant et se demandait ce qui m'avait amené à réaliser une recherche sur le boulevard Saint-Laurent. Après l'entrevue, elle me laissait savoir qu'elle aimerait lire mon mémoire une fois complété. Mes informateur.trices aiment leur boulevard et ils ou elles se sentaient représentatifs de ce qu'il est. Un jeune universitaire qui s'intéresse à leur milieu de vie leur confirme l'impression que ce boulevard est fascinant à bien des égards, non seulement que pour ceux et celles qui y vivent.

Le boulevard Saint-Laurent fait l'objet d'un amour chez ses résident.es. Certain.es aiment bien raconter son passé de manière à susciter un attrait pour leur coin de pays et séduire son interlocuteur.trice par une version romantique de son histoire. La mise en récit de son passé sous forme d'un conte s'observe autant chez ses habitants que chez les historiens et les associations de développement. La fascination observée, et qui m'habite toujours pour ce milieu de vie, se

rapporte à son éclectisme, ses cultures, sa nature artistique, ou encore son caractère mystérieux. Mon enquête a également été une recherche sur l'esthétisme de cette artère, comment elle est perçue selon les résident.es, les commerçant.es, les universitaires et les sociétés de développement. À travers ma recherche, une attribution esthétique revenait souvent pour qualifier le chapitre contemporain : la propreté (les beaux cafés d'Isabelle, le mandat avoué de la SDBSL de rendre le boulevard propre) et la saleté (les bars à tous les coins de rue durant les années 1990 qui étaient sales selon Serge, ou encore l'intérieur des locaux inoccupés, pour les sociétés de développement). À vouloir comprendre le chapitre contemporain, ce sont les différents sens attribués à ses transformations que j'ai pu mettre en lumière : selon un rapport temporel, entre passé(s) et présent, effacement et préservation; et critique, d'un changement souhaité ou révoqué, en rupture ou en continuité.

Ma propre expérience sensible de ce boulevard est au centre de l'énigme de mon enquête (ma fascination pour son mystère) et également une manière d'y répondre (la posture phénoménologique du flâneur sensible et du flâneur observateur). Si, au fil de mes observations, j'ai pu démystifier le boulevard contemporain et révéler ses particularités comme milieu urbain, il me fascine encore aujourd'hui. À l'instar de plusieurs de ses résident.es, je suis moi aussi un amoureux du boulevard.

## Références bibliographiques

ANCTIL, Pierre. *Saint-Laurent : la Main de Montréal*. Montréal, Pointe-à-Callière, Musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, 2002.

ANDERSON, Nels. *Le Hobo : Sociologie du sans-abri*, traduit par Annie Brigant, Éditions Nathan, Collection Essais & Recherches, Séries « Sciences humaines », Paris, 1993[1923].

CLAIR, Isabelle. « Le pédé, la pute et l'ordre hétérosexuel ». *Agora débats/jeunesses*, N° 60 (1), 2012, p. 67-78.

BAUDRILLARD, Jean. *La Société de consommation*. Paris, Denoël, 1970.

BÉLANGER, Anouk. « Montréal vernaculaire/Montréal spectaculaire : dialectique de l'imaginaire urbain », *Sociologie et sociétés*, vol. 37, no 1, 2005, p. 13–34.  
<<https://www.erudit.org/fr/revues/socsoc/2005-v37-n1-socsoc1021/012274ar/>>

BENJAMIN, Walter. « Paris, capitale du XIXe siècle », dans *Le livre des Passages* [Das Passagen-Werk], Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1982[1939], p. 60-77.  
[http://classiques.ugac.ca/classiques/benjamin\\_walter/paris\\_capitale\\_19e\\_siecle/paris\\_capitale\\_tdm.html](http://classiques.ugac.ca/classiques/benjamin_walter/paris_capitale_19e_siecle/paris_capitale_tdm.html)

DIBAZAR Pedram et Judith NAEFF. « Introduction » Visualizing the Street », dans *Visualizing the Street : New Practices of Documenting, Navigating and Imagining the City*. Amsterdam, Amsterdam University Press, 2019, p. 9-26.

GRAFMEYER, Yves et Isaac JOSEPH. *L'École de Chicago*. Collection « Essais » (Éditions du Champ urbain). Paris : Éditions du Champ urbain, 1979.

HOULE, Gilles. « Le sens commun comme forme de connaissance » de l'analyse clinique en sociologie », *Sociologie et sociétés*, vol. 19, n°2, 1987, p. 77–86.  
<<https://doi.org/10.7202/001353ar>>.

KRACAUER, Siegfried. « Souvenir d'une rue de Paris », dans (*Frankfurter Zeitung*, 9 novembre 1930) *Rues de Berlin et d'ailleurs*. Belles Lettres. 2013[1964], p. 13-19.

---. « Une rue sans mémoire », (*Frankfurter Zeitung*, 16 décembre 1932) dans *Rues de Berlin et d'ailleurs*. Belles Lettres. 2013[1964], p. 24-28.

LEE, Changnam. « Le flâneur urbain et la masse-nomade. Réflexion inspirée des textes de Benjamin et de Kracauer dans les années 1920-1930 ». *Sociétés* n°112 (2), 2011, p. 123-35.

MCKENZIE, Allegra. « Cinema L'Amour ». Master thesis, Concordia University, 2012. <https://spectrum.library.concordia.ca/974672/>.

MOLIÈRE. *Tartuffe ou l'imposteur*. Éditions Ligarán, Paris, 2014[1664]. <https://bibliothequenumerique.tv5monde.com/download/pdf/521>

NUVOLATI, Giampaolo. « Le flâneur dans l'espace urbain ». *Géographie et cultures*, n° 70 (juillet), 2009, p. 7-20. <<https://doi.org/10.4000/gc.2167>>.

PARK, Robert E. et Ernest W. BURGESS. « The City » dans *L'École de Chicago*, Collection « Essais » (Éditions du Champ urbain). Paris, Éditions du Champ urbain, 1979 [1915].

PECTOR-LALLEMAND. *Pourboire. Sociologie compréhensive du style de vie des employés de la restauration*. Mémoire de maîtrise, Montréal, Université de Montréal, 2021.

SCHWARTZ, Olivier. « Préface », dans *Le Hobo. Sociologie du sans-abri*, Nels ANDERSON, traduit par Annie BRIGANT, Éditions Nathan, Collection Essais & Recherches, Séries « Sciences humaines », Paris, 1993[1923].

SIMMEL, Georg. *Les grandes villes et la vie de l'esprit; suivi de Sociologie des sens*. Petite bibliothèque Payot, Paris, Éditions Payot & Rivages, 2018[1903].

THÉRIAULT, Barbara. « Le Feuilleton. Biographie d'un genre inspirée de Siegfried Kracauer », *Trivium. Revue franco-allemande de sciences humaines et sociales – Deutsch-französische Zeitschrift für Geistes Und Sozialwissenschaften*, n°26, 2017. <https://trivium.revues.org/5503>

---, Jules PECTOR-LALLEMAND, Alexandre LEGAULT et Barbara Thériault. *Le petit Frankfurt : Guide de rédaction de feuilletons*. Département de sociologie de l'Université de Montréal, Montréal, 2019.

[https://socio.umontreal.ca/public/FAS/sociologie/Documents/5Departement/Le\\_Petit\\_Frankfurt.pdf](https://socio.umontreal.ca/public/FAS/sociologie/Documents/5Departement/Le_Petit_Frankfurt.pdf)

VALLÉE, Bernard, « LA MAIN EN DIX TEMPS », *Audioguide - Version complète*, Les Amis du boulevard Saint-Laurent, 2012. <<http://mainaudioguide.ca/LaMainEnDixTemps.pdf>>



ZOLOV Jack et Marc BEAUDET. *Adultes avec réserve... [Boulevard Saint-Laurent]*. Office national du film du Canada, 1962, 27 minutes.

<[https://www.onf.ca/film/adultes\\_avec\\_reserve\\_boulevard\\_saint-laurent/](https://www.onf.ca/film/adultes_avec_reserve_boulevard_saint-laurent/)>